

# W.B.

## Tout est dans la ganache

Pierre Blondel

*« Pourquoi sommes-nous inquiets que la carte soit incluse dans la carte et les mille et une nuits dans le livre des Mille et une Nuits ? Que Don Quichotte soit lecteur du Quichotte et Hamlet spectateur d'Hamlet ? Je crois en avoir trouvé la cause : de telles inversions suggèrent que si les personnages d'une fiction peuvent être lecteurs ou spectateurs, nous, pouvons être des personnages fictifs. »*

*Borges, Nouvelles Inquisitions*

ON Y VA? AU PRESENT?

1

"C'est sur cette image que je voudrais terminer mon exposé, je vous remercie."

Il y a des applaudissements, modérés. L'homme qui au troisième rang s'était endormi se met à sourire, puis à battre des mains avec enthousiasme, ravi qu'enfin cette corvée s'achève. La salle est loin d'être pleine, malgré la promesse du comité : "Vous savez, le public nous est fidèle. Des étudiants en majorité, mais aussi des membres du corps enseignant, parfois quelques élus locaux...". Une cinquantaine de jeunes, pas plus, trois ou quatre profs qui seraient sans doute ce soir à sa table. L'organisatrice a repris le micro : "Je voudrais vous remercier pour ce très intéressant exposé. Et maintenant, comme prévu, cinq minutes de pose, puis la parole au public. Je passerai prendre les questions, trois pour commencer, nous laisserons alors à notre conférencière le soin d'y répondre."

Face au miroir, dans l'éclairage peu flatteur des toilettes de la maison de la culture, sans complaisance : des rides et des plis, deux décennies d'architecture. Tensions, luttes, déception.

Tel trio de rides au front : un des premiers désastres, quinze ans déjà, l'abandon du projet X, qu'elle chérissait plus que tout, un de ses seuls coup de génie, ce fameux dessin en aile de corneille, galbé,

2

sombre et retenu, qui devait la mener loin, non à la célébrité, au moins à la reconnaissance. Elle l'avait défendu, arc-boutée jusqu'au bout, des nuits entières de charrette malgré le scepticisme général, elle était si jeune alors et c'était une femme. Argumenter, convaincre, gagner le concours, obtenir les permis et les rallonges budgétaires, penser à ce projet jour et nuit, à toutes heures, pendant trois ans. Jusqu'à ce qu'on le lui retire, on lui arrache, une lettre recommandée un matin de mars, après trente jours d'un calamiteux début de chantier. L'entreprise et le maître d'ouvrage ligués contre elle, sa jeunesse, son inexpérience, sa naïveté, et surtout son genre. Pour le confier à un autre, un homme bien entendu, plus âgé - il aurait pu être son père et ne s'était pas fait prier pour le dire - plus chevronné sans doute, qui avait massacré son bâtiment. Elle ne pouvait plus traverser le quartier sans avoir mal au ventre, en tout cas ne passait jamais dans la rue.

Tel pli amer aux angles de la bouche : l'affaire Y, dix ans de procédure au tribunal de Bruxelles, une entreprise au bord de la faillite, un mandataire public corrompu, des milliers de lignes de rapport, des dizaines de dossiers "procès Y" alignés sur l'étagère de son bureau, débordant pour se retrouver sous une table, une demi stère d'arguties juridiques, un bloc de misère revêtu de carton anthracite.

Telles marbrures aux joues : la rupture avec ses premiers associés, leur forfaiture plutôt, le mot n'était pas exagéré, ces salauds envolés avec les meilleurs clients. Plus âpre qu'une trahison amoureuse, car ici l'argent faisait office de sentiment. Un fardeau qui avait entraîné sa spirale de catastrophes personnelles, elle s'était repliée dans la défaite, buvait trop, avait perdu ses plus proches collaborateurs, partis chez les rivaux ; certains de ses amis ensuite, lassés que ses soucis professionnels puissent à ce point l'angoisser ; son mari enfin, qui, malgré son caractère égal, n'en pouvait plus d'écouter, soir après soir, la litanie de l'abandon.

Un visage triste, marqué ? Oui l'architecture était un métier dangereux. Pas au physique, au sens où on l'entend pour un cascadeur, un plongeur des grands fonds, un démolisseur, de ces pauvres types qui se retrouvent à trente ans avec un corps de cinquante, un visage de vieillard, dos cassé et membres estropiés, mais l'agression toujours présente, le stress comme ligne d'horizon. Tout ce qui avait, au fil des ans, altéré ce métier magnifique en une roulette russe quotidienne, continuum d'angoisse dont la plus connue du public, la panne d'inspiration, n'était en comparaison qu'une idée romantique, ridicule, la part héroïque et immaculée d'un iceberg d'anxiété. Insuffisance de

commandes, avec les soucis financiers liés aux honoraires bradés, aux mauvais payeurs, au matériel informatique toujours plus dispendieux. Ou excès, avec lots de nuits blanches, de collaborateurs tendus, de travail bâclé. Doute omniprésent, sur la qualité des premiers dessins, sur celle des conseillers extérieurs, sur la réalité des estimations produites, sur la capacité des entreprises de comprendre les instructions dessinées. Crainte perpétuelle de l'erreur, technique, organisationnelle, conceptuelle, d'un projet trop original ou pas assez, austère ou baroque, modeste ou mégalomane, trop proche de l'oeuvre précédente - répétition, auto-plagiat - trop différent - "Ah l'inconstance, un travers si féminin !". Du juridique, partout : dans les contrats, les appels d'offre, les relations professionnelles, la gestion du chantier, la vie du bâtiment après sa livraison. À l'horizon, des nuées d'huissiers, d'experts, d'avocats.

Pourquoi avait-elle accepté de donner cette conférence ? Pourquoi toujours vouloir expliquer, démontrer, se faire comprendre, se faire aimer.

Trois minutes pour se passer un peu d'eau sur les joues, sur les poignets, l'exercice avait été éprouvant, l'impression d'avoir transpiré, pourvu qu'il n'y ai pas trop de questions, exposer son travail d'accord, mais répondre !

C'est dans ces conditions qu'elle s'était mise à écrire, pour penser ailleurs, pour trouver une issue. L'écriture se pratique seule, sans matériel, ne doit rien aux autres, n'a pas besoin d'être négociée, ne demande pas d'experts, d'avocats, d'ingénieurs, d'intermédiaires, ne nécessite pas de marchander, de supplier, de corrompre. Ni risque, ni responsabilité, ni dégât ! Qu'est ce qu'un mauvais roman, une piètre nouvelle, un bouquin qu'on abandonne sur la banquette d'un train parce qu'il vous endort, vous énerve ou vous tombe des mains, au regard d'une oeuvre architecturale déficiente, d'un immeuble de logement sinistre et impersonnel supporté par des générations d'habitants, d'une salle de sport auquel il manque les cinq centimètres nécessaire à son homologation, d'une cantine scolaire inaugurée et sitôt fermée par les services sanitaires parce que le circuit propre se trouve à croiser le circuit sale, d'un immeuble neuf dont la ferronnerie en acier commence à se corroder, les lanterneaux en polycarbonate à se voiler, la tuyauterie à se boucher ou à fuir ?

Un roman mal engagé pouvait être abandonné par son auteur, ou ne trouverait pas d'éditeur, ou finirait dans les solderies ou au pilon. Écrire, du léger, de l'aérien, un minimum de matière pour un maximum

de sens ; l'oeuvre complète de Victor Hugo, dans toutes les éditions ne remplirait pas la plus petit local d'un appartement (le W.C.: 0,8 m x 1,5 m x 2,5 m). Pas de tension, pas d'angoisse : tout juste le léger frisson du capuchon qui se sépare du feutre, ce n'était qu'un jeu, un hobby, un passe temps, un violon d'Ingres dont l'archet pouvait, à tout moment, rester en suspens.

Allez donc en regard interrompre un projet, un chantier, à n'importe quelle phase de son douloureux parcours. Après sept ans, vingt-sept millions d'euros en jeu, vous vous plantez devant le commanditaire un beau matin, après l'insomnie rituelle, avec votre plus jolie jupe, la main sur la poitrine et la bouche en coeur : "Monsieur, j'ai réfléchi, le merveilleux projet que je vous vante, que je vous vends depuis deux lustres ne vaut pas tripette, ne vaut à vrai dire rien. Le bâtiment, épais, aura la grâce d'un goret, les logements, trop profonds, ne distilleront qu'une lumière médiocre dans le séjour étroit de vos allocataires sociaux ; sa trame constructive, désaccordée avec celle du parking sous-terrain, provoquera une pléthore de poutres de reprises et crèvera le budget. De plus le principe conceptuel est inspiré en droite ligne, copié serait plus juste, sur l'oeuvre d'un célèbre maître de l'architecture hollandais, mais sans sa légèreté ni sa logique. Quant aux rehausses d'étanchéité, elles sont maigrichonnes, ce piètre polder cèdera avant novembre ; l'escalier de secours, mal balancé, sera refusé par les services de prévention incendie, les ponts thermiques prolifèrent, conduiront à de la condensation, que des taches brunâtres viendront confirmer. Pour couronner le tout, le chantier se situe sur l'itinéraire qu'emprunte chaque jour mon mari pour conduire nos filles à l'école, il ne pourra supporter ce rappel quotidien de la préséance que j'ai accordée à ma vie professionnelle sur la familiale. Les premiers jours, il trouvera bien une raison pour distraire les petites, mais avec les huit cents jours de chantier que nous annonce l'entreprise, sans compter les délais pour intempéries et les prolongations que nous promettent un terrain besacé en panse de vache. Il inventera bien un oiseau, un cycliste, un épagneul à la poursuite d'un facteur, un épouvantail campé sur le pré d'en face. Mais les huit cents prétextes, Monsieur, je n'arriverai pas à les lui inspirer. D'autant que je ne le vois que très peu, pour l'essentiel quand, à la fin de nos périodes de garde alternée, nous nous livrons nos filles comme des colis : "Ça va et toi, tu ne trouves pas la petite un peu pâle ?"

Ou plus tard, si devant la porte du client insouciant vous avez renoncé à cette scène burlesque, allez-vous, lorsque le chantier a

commencé, et que quatre-vingt ouvriers, une grue et trois bétonnières sont en action depuis l'aube, bondir comme une farfadet - comment féminise-t-on ce substantif ? - entre le chef de chantier italien qui vous lance des vanes sexistes et deux ferrailleurs polonais qui logent sur place, reçoivent leurs ordres en allemand, d'un contremaître d'Aerschot, dieu merci cette fois vous êtes vêtue d'un pantalon sur des chaussures de chantier, lancer les bras au ciel en criant :

- Arrêtez, il ne faut pas..., ce n'est pas bon, en tout cas pas comme ça, ce n'est pas juste, laissez-moi vous dire, en fait, je me suis... trompée.

- Ma chère Delphine, pensez-vous, par la méthode qui, comme vous nous l'avez brillamment exposée, mélange architecture et littérature, avoir ouvert, en quelque sorte, un nouveau champs de composition architecturale, pour être clair un nouveau "design process" ?

Elle regarde l'homme rond qui a exigé le micro et la fixe maintenant de ses yeux suppliants. Elle ne le connaît pas, sans doute un vieux baron de l'école, proche de la retraite. Elle déteste cette suffisance d'enseignant aux anglicismes verbeux. De plus elle ne veut pas ériger ce passe-temps d'encre et de papier au rang de méthode ou de processus. Elle aimerait donner une réponse claire, spirituelle, voire drôle, elle a l'impression d'avoir manqué d'humour dans son exposé, mais sans passer pour arrogante avec cet inconnu un peu ridicule qui, en l'appelant par son prénom, tente par cette familiarité de tirer une part dérisoire de gloire. Il y a une autre question d'un étudiant bredouille : " Madame, écrire un roman c'est plus fatigant que de dessiner un projet ? ", et alors qu'elle espère que la séance en restera là, une jeune-fille se lève au premier rang, raide et déterminée. Elle déplie une feuille de papier et, avant que le micro ne lui parvienne, commence à lire : "Une première question, Madame, l'écriture est un domaine dans lequel l'égalité des sexes est maintenant avérée, ce qui n'est pas le cas pour l'architecture. Est-ce pour cela que vous écrivez ?..." Un ton ferme, presque menaçant pour cette frêle silhouette, mais l'organisatrice la coupe : " Cela nous fait trois questions, merci, nous allons laisser notre oratrice s'exprimer."

Alors qu'elle tente maladroitement de formuler des réponses (non, ce n'est pas une méthode, oui, c'est très fatigant) la silhouette de la jeune fille reste dans son champs visuel : raide, assise sur le bord du fauteuil, elle n'a pas lâché son texte et la fixe avec intensité.

Elle s'était ménagée du temps, plus exactement elle avait été obligée d'en prendre. Le médecin qui avait diagnostiqué son ulcère - "Ma chère, à presque quarante ans et avec la vie que vous menez..." - lui avait conseillé de "prendre le large", de "ne pas se noyer dans le stress", enfin de "virer de bord", toutes ces métaphores marines lui avaient flanqué la nausée. Du temps : acheter un cahier à spirales, distraire quelques feutres du matériel de l'agence, s'asseoir dans un bistrot, commander un mauvais thé en sachet et regarder au loin, par dessus la ligne du comptoir que le calme se fasse (difficile) que les mille et un soucis de l'agence se diluent lentement dans une pensée molle (presque impossible) que l'inspiration vienne. Rien de tout ça n'était advenu, mais après trois ans de ce manège quelques nouvelles avaient pris corps, publiées par une revue professionnelle de bâtiment, entre le corpus publicitaire, largement dominant - sèche-serviettes design, briques économiques, châssis P.V.C. durables - et les annonces classifiées pour les marchés publics. ("Marché de service, Commune de Moerdijk, réfection de l'antenne sociale, 545 mètres carrés, estimation 400.000 euros").

Son gastro-entérologue avait applaudi à son nouveau passe-temps ("Vous écrivez un roman, des nouvelles ? Formidable !" Comme si la littérature était l'égal du Maalox) mais elle ne lui avait pas tout dit. Par paresse, par absence d'imagination aussi, elle avait pris l'habitude de situer ses histoires dans le cadre de ses propres projets, lorsque ceux-ci n'étaient que des rêves de calque et de carbone, à l'heure des premières esquisses, des premiers dessins. Il lui avait été simple alors d'imaginer l'une ou l'autre aventure sur fond de ses propres bâtiments. Le décor était là, il n'y avait qu'à imaginer les personnages, le groupe social, toutes ces vies qu'un meurtre, une vengeance ou une amourette viendraient troubler. Et c'était plus la qualité de ses écrits que celle de son architecture - elle devait, non sans un pincement de coeur, l'admettre - qui lui avait valu cette invitation à donner une conférence à Grenoble, pompeusement sous-titrée : "Une manière originale de composer l'espace" . Tellement gentil, et si loin de la vérité.

À la sortie de la salle, alors qu'elle répond à quelques vagues remerciements, la jeune fille se plante devant elle : des lunettes de gamine, entre boudeur et timide, la tresse serrée sur le côté. Elle n'a pas

abandonné, n'abandonne sans doute jamais : "Je peux vous poser mon autre question s'il vous plaît ?" Quelle âge peut elle avoir, que fait on à cet âge là, quelques années de plus que ses enfants, plus jeunes que ses stagiaires, que lui avait-elle répondu à la question précédente ? À un tel regard, on a pas le droit d'être approximatif.

- Bien sûr, je t'en..., je vous en prie.

- Merci. Comme vous l'avez dit tout à l'heure, écrire est une manière de peupler vos espaces, de vous jouer du temps, mais..., cette fois-ci elle n'a pas d'aide-mémoire, pardonnez-moi de vous poser cette question, n'avez vous pas craint, ou espéré que vos personnages les habitent réellement ? Après tout, quand vous écrivez, vos projets ne sont pas encore construits, mais ensuite ils le sont, enfin certains si j'ai bien compris, ils ont donc une chance d'être, d'exister en vrai, alors que vos personnages..., non. Ce n'est pas juste. Le ton s'était fait plaintif. Elle ajoute :

- Excusez-moi, c'est une question idiote, je suis désolée...

- Ah non pas du tout. Mais déjà elle s'est détournée, et le professeur revient à la charge :

- Bravo Madame, c'était très bien, nos étudiants ont beaucoup aimé, oui oui, d'ailleurs j'ai une idée, nous allons leur demander dorénavant de soutenir leurs réflexions architecturales par un écrit, une nouvelle, une novela comme disent nos amis latino-américains.

- Non, ce serait idiot ! Elle se reprend : pardonnez moi, je ne voulais pas dire cela, je suis un peu fatiguée, le stress, le voyage...

- Bien sûr, bien sûr, j'imagine, je donne moi-même des conférences de-ci de-là..., vous voulez sans doute vous relaxer, je comprends. Nous vous attendons comme promis au "Coq Hardi", vous verrez, c'est une des meilleures brasseries de la ville. Il accompagne sa remarque d'une oeillade, adressée à qui ? À elle ou à la spécialité régionale à laquelle il faudra faire honneur?

De retour dans sa chambre d'hôtel, allongée sur son lit, épuisée : tout ça est-il bien nécessaire ? Elle ne se souvient pas des réponses au public, même pas à cette jeune fille si déterminée, pourtant sa question l'avait terrorisée et aussi le regard sévère sous les lunettes, ce buste droit, elle a peur des jeunes filles qui s'accrochent à leurs feuillets comme à une bouée.

Une demi-heure pour s'éclaircir les idées, se rendre présentable. Elle s'assied, laisse son regard filer vers les montagnes, si présentes, distraite par un couple d'oiseaux qui, rejoints par un troisième picorent l'eau stagnant au fond d'un tesson de poterie en forme de croissant. Elle



admire leurs mouvements agiles, leur magnifique plumage gris-brun tacheté de blanc, comme des petits lampions dans la pénombre.

Le repas débute mal. Elle se rue sur le vin avec un enthousiasme déplacé, s'aperçoit que les convives la regardent avec stupeur, bafouille des excuses qui tombent à plat. Puis tous ces architectes se mettent à se plaindre : atrophie des barèmes, excès de réglementation, centralisation si française, statut provincial de l'école, niveau toujours plus lamentable des étudiants.

- Ah mais vous avez quand même quelques éléments brillants ? Cette jeune-fille si décidée ?

- Celle-là, c'est une Erasmus, une Belge comme vous, mais elle n'en fait qu'à sa tête.

Elle tente de détourner la conversation sur les oiseaux :

- Ah oui, les étourneaux, c'est la saison, quelle plaie, ils chient partout ! J'ai terminé un collège, l'année passée, et il est constellé de fientes...

La nuit est agitée. Dans un rêve qui se prolonge jusqu'au matin, ses deux filles se liguent avec leur grande soeur - qui n'est pas sa fille, mais celle de la compagne de son ancien mari - pour la questionner sans relâche et la fixer de leurs yeux étranges : "Les personnages, Madame, les personnages ont ils une chance ?" À l'arrière, des nuées d'étourneaux strient le ciel, comme une menace.

### 3

Le juge avait dit : "Vous comprenez, Madame, avec la vie que vous menez - il parlait comme si elle était prostituée ou hôtesse de l'air - cet arrangement n'est pas idéal, mais semble rédigé au mieux des parties en présence. Votre mari jouit d'une situation, d'une vie et de rentrées régulières pour la Fonction Publique (elle entendait littéralement les majuscules). Quant à vous, avec votre statut d'indépendante ... je suppose que vos chantiers sont néanmoins fermés le dimanche ?" C'était avec condescendance et déjà un jugement : une femme n'avait pas à choisir un métier qui la tienne éloignée du foyer. Elle connaissait cette catégorie d'hommes qui, à l'annonce de sa profession, se devaient de répondre : "Ah, architecte, intéressant... d'intérieur ? Elle s'était désintéressée de ce monologue paternaliste, qui la décrivait soit en mauvaise mère soit en femme facile : "Je vous imagine, seule au milieu de tous ces hommes..." À l'époque, elle se dépêtrait avec le procès lié à la faillite d'une entreprise, le

représentant du maître de l'ouvrage, affolé à l'idée que l'on puisse jeter un nez dans ses affaires peu reluisantes, avait attaqué "in solidum" : "Vous comprenez, nous sommes une maîtrise d'ouvrage publique, nous représentons les intérêts du contribuable, l'architecte en dernier recours restera solvable, vous êtes sans doute assurée, nous vous mettons à la cause... notre conseil d'administration doit se montrer prudent... ". Pourquoi commençaient-ils tous leurs phrases par : "Vous comprenez..." Avait-elle une telle tête d'idiot ? Elle avait accepté l'offre du juge, elle les aurait une semaine sur deux, et c'était le petit rituel du matin, bistrot, carnet, stylo, qui avait remplacé l'habillement et les tartines des enfants. Avait-elle gagné au change ?

Sa première nouvelle avait pour cadre un petit immeuble qu'elle s'appropriait à construire en périphérie de la ville, dans un quartier de la commune d'Evere, habité à part égale par des Belges de souches, âgés et inquiets, des gens qui avaient travaillé toute leur vie pour ne posséder que très peu : un petit appartement, enfin payé par trente ans de prêt hypothécaire, mais mal isolé, et dont la terrasse, aux longs garde-corps de verres fumés, attestait les années '70 et posait des problèmes d'étanchéité, des enfants déjà grands, envolés et oublieux, à peine là pour Noël et encore. Et de l'autre par des familles plus jeunes, issues de l'immigration, tout aussi angoissées. Au cinquième et avant dernier niveau de ce projet, qui tel un petit poucet, tentait de se faire une place entre ses deux voisins de dix-sept et treize étages, elle avait fait vivre un solitaire, aimable et considéré par ses voisins, tant belges qu'étrangers, gentil avec les bassets des uns et les enfants des autres qui, dans sa cave minuscule (1m20 x 1m50) rangeait dans des boîtes en plastique à usage de quincaillerie les auriculaires gauches de ses victimes, proprement sectionnés et emballés dans du papier à tartines. Se débarrassait ensuite de leurs reliquats corporels dans un terrain vague tout proche, au bout d'une impasse qui n'avait pas été complétée, et dont le doux nom, Artemis, sonnait comme un regret dérisoire de battues et de meutes, et dont la friche accueillait encore quelques beaux arbres, des potagers désaffectés ceints de rosiers devenus sauvages, des ravieres débordant de nourriture pour chats, des buissons de fusains et d'orties.

C'était sa première intrigue, sitôt écrite elle en avait raturé la moitié, effrayée par l'idée que ses enfants, en surcroît du traumatisme lié à la séparation - elle vivait mal son divorce - prennent connaissance des horreurs qui rodaient dans l'imagination de leur maman. Le tueur en

série était devenu collectionneur d'outil de jardinage. Râteaux, binettes et plantoirs s'amoncelaient dans son logement ; une débroussailleuse, un taille-haie, une motobineuse encombraient son salon et, sur des étagères en métal zingué, des sacs de terreau, de paillis et d'engrais voisinaient avec les graines de haricots, de courges et de piège à limaces. Le tout par nostalgie du jardin d'une grand-mère dans le Namurois, disparue trop tôt, et d'un potager dont il avait toujours rêvé. La fin de la nouvelle le voyait interpellé par la police en pleine nuit, début décembre, juste devant chez lui, alors qu'il manoeuvrait, sur une brouette louée au Brico, un cercueil en sapin aux délicats motifs floraux en laiton. Ouvert, celui-ci ne révélait qu'un nain de jardin de grande taille, habillé d'un bonnet de laine orange et d'une combinaison de sport d'hiver grenat.

Ce récit peu vraisemblable - et maladroit - constituait avant tout une petite vengeance adressée par voie romanesque à son client, la régie foncière de cette commune qui, par économie, lui avait refusé les grandes terrasses, effilées comme des becs d'aigle, qu'elle avait dessinées pour les appartements et qui auraient constitué, comme elle avait dû en convenir plus tard, la seule touche d'originalité d'un projet assez lourd et peu inventif. Privé de ses attributs, qu'une perspective trompeuse de l'avant-projet avait présenté comme une déclinaison des jardins de Babylone, dans une débauche verte, telle une couche de brocolis recouvrant un bloc de marbre, le projet construit n'était plus qu'un pavé terne, triste et mal composé. Le terrain résiduel était mangé par la rampe du parking souterrain, une pauvreté d'asphalte, et le raccord du bâtiment avec ses deux grands frères, qui eux au moins disposaient de balcons, même étroits, était si disgracieux qu'elle n'avait même pas osé présenter les photos parmi les références de son site internet. Ici plus qu'ailleurs, le style officiel de l'agence, internationalisme de bon ton mâtiné de minimalisme flamand, avait montré ses limites. "Less is more!" avait dit le grand maître. Ici il y avait moins que moins, et rien de plus...

De surcroît, l'adjudication publique avait été remportée par une entreprise de troisième ordre, originaire de Genk, qui avait pour habitude de soumissionner en dessous des prix ordinaires, quitte à se rattraper tout au long du chantier à coût de triche sur les matériaux, de décomptes injustifiés et de lecture fallacieuse des documents contractuels, solidement appuyés sur une maîtrise juridique irréprochable, seul fleuron de cette société.

Le bâtiment était donc non seulement laid, mais criblé de

défauts, et c'est tout naturellement que deux ans après la réception des travaux et l'occupation par ses habitants, elle s'était vu convoquée par le gestionnaire à une réunion dont chacun pressentait qu'elle serait la première d'une longue série. Elle était arrivée à l'avance, une journée d'août, lourde et moite ; sur des chaises longues, la majorité retraitée des immeubles voisins, rôtièrent doucement au soleil, derrière le verre fumé de leurs longilignes balcons, rêvant à Malaga. Les quelques courageux à avoir abandonné ce gigantesque grille-pain pour se confronter à l'asphalte mou des voiries, se languissaient exténués au long des rues, courbés sur des déambulateurs. Sous l'auvent de l'entrée, qu'elle avait voulu en béton brut, et qui déjà présentait des signes de vieillissement, une demi douzaine de têtes en sueur, de chemises claires auréolées de transpiration, de costumes bleu foncé rejetés sur l'épaule.

L'arrivée d'une femme dans un groupe d'homme : jamais neutre, et encore moins quand la minute est tendue. Elle avait interprété les sourires reçus d'une minorité - ironie, séduction, sarcasme - autant que les mines sévères des autres - désapprobation, colère. Bien que la plupart se connaissaient, chacun avait tenu à se présenter, comme s'il fallait, en ce moment officiel de prémisse du conflit, marquer les identités et donc les prérogatives : entreprise, sous traitants, représentant du maître de l'ouvrage, chacun accompagné de ses conseillers techniques, assureurs, avocats, comme autant d'estafettes, de majordomes, ou de chefs du protocole.

Et c'est au moment où tous s'étaient engouffrés dans le hall minuscule, dont l'étroitesse n'en apparaissait que plus évidente, que derrière le responsable des propriétés communales, qui tentait de trouver la bonne clé au milieu d'un essaim multicolore, un homme était soudain apparu derrière la porte vitrée, l'avait tiré à elle puis regardé le groupe, mi-timoré, mi-suspicieux, en anonyme qui d'inconnus n'a jamais reçu de bonnes nouvelles. Elle jeta sur l'homme un regard distrait et eut un choc. Il portait un absurde chapeau de jardinier en paille et, malgré la canicule, une épaisse chemise à carreaux, des sabots en plastique verts foncés ainsi qu'une ceinture auquel était suspendue, par des mousquetons, une binette et un sécateur .

- Ah bonjour Monsieur Vandevijver avait déclaré le responsable d'un ton onctueux, comme on parle à un vieillard débile ou à un enfant pour le faire marcher. Et pendant qu'à la queue leu leu tout le groupe franchissait la porte qu'il tenait ouverte, marchant quasi sur ses pieds, elle, négligeant les faux gestes de galanterie, se mettait bien à l'arrière,

malgré les grimaces de son avocat qui aurait sans doute préféré que, pour une première prise de contact, elle prenne la tête des opérations. Quand était arrivé son tour de passer, elle n'avait pu s'empêcher de prendre une inspiration : de l'homme émanait, sans nulle doute, des relents aigres de terreau. Lorsqu'elle remercia l'homme, elle entendit sa propre voix, trop forte et comme dans un brouillard, puis fila à la poursuite du groupe dans l'étroite cage d'escalier, avec l'intention de ne pas penser à cette rencontre, le coeur battant, à cause de la raideur des marches ou de cette l'apparition, trop proche de son héros de papier. Ne pas perdre la tête, se concentrer sur autre chose, les filles qu'elle emmènera demain après-midi voir les iguanodons au Musée des Sciences Naturelles, le rhume de l'ainée, les médiocres résultats de la seconde, la réunion en cours pourquoi pas. L'expertise qui suivra, les innombrables lettres auquel il faudra répondre, mais tous ce qui lui était venu à l'esprit : cet escalier est beaucoup trop étroit, comment faire pour descendre un cercueil ?

En quittant le bâtiment, après trois heures de ratiocination, elle trouva le courage de traverser la rue et de lever la tête vers le cinquième étage. Il lui sembla apercevoir, dépassant d'une baie entrouverte, le reflet rouge d'un bonnet de plâtre, des tuteurs en bambou, un arrosoir, un râteau.

Les jours suivants, chargés, l'avaient privé de toute réflexion. Son avocat, déçu par la distraction et le manque d'autorité de sa cliente lors de la réunion ("Je vous ai connu plus pugnace ma chère, votre combativité m'avait autrefois semblé plus...*virile*, excusez-moi, le terme n'est pas adéquat") la pressait de rendre des rapports, de "monter au front", comme il se plaisait à lui répéter. Bref elle n'avait pas une minute à elle, ne voulait pas en avoir une, une de trop, pour faire la relation entre son jardinier de papier et celui de l'immeuble.

Dans le train qui la ramène de Grenoble, elle pense à la conférence et surtout à cette question. "Les personnages ont ils leur chance ?"

Elle n'avait pas su quoi lui répondre, avait esquivé, s'était laissée distraire par le professeur alors que, comme souvent pour celles qui, obstinées s'accrochent à leur aide-mémoire, elle avait visé juste. Mais que lui aurait-elle dit ? "Justement, mademoiselle, ça s'est passé, je n'ai pas pu les contenir, leur chance ils l'ont saisie !" De quoi aurait-elle eut l'air ? D'une vieille folle, d'une immense radoteuse !

Il n'y avait pas d'explication, il fallait arrêter d'y penser.

Heureusement, elle avait pris avec elle le travail ordinaire, les P.V. de réunions à rédiger ou sur lesquels faire des observations, les croquis de détail. Et l'extraordinaire, les préliminaires de conclusion de procédure soumises par son avocat, ou plutôt par celui de la compagnie d'assurance, la proposition de son fiscaliste de changer la nature de sa société et, dans une enveloppe brune, la première impression de sa dernière nouvelle, toujours à reprendre. Tout était là sous la main, ordonné, comme si cette organisation n'avait pour but que de la mettre à l'abri de l'ennui..., de l'empêcher de penser, à cette absurdité, ou de se souvenir du passé douloureux.

La lettre, il y presque trois ans, la lettre à Saint-Nicolas. Face à ses filles, à l'excitation des fêtes et des cadeaux, elle avait tenu à être ferme. Moins par principe que pour contrer son mari, qu'elle jugeait trop indulgent avec elles, toujours à leur offrir quelque chose, à leur passer leurs bêtises, à excuser leurs maladresses. Elle s'était obstinée : "Ah non, il ne suffit pas de demander à Saint-Nicolas, ce serait trop facile". Elle ne faisait que reproduire le comportement de sa propre mère, qu'elle-même avait jugé trop sévère. Il faut avoir été sage, lui écrire une lettre. Et sans faute d'orthographe, avait elle ajouté à l'adresse de son mari qui levait les yeux au ciel. Elles n'y croyaient plus depuis longtemps, à ce bon vieux Saint sauveur d'enfant, et voilà qu'après cinq minutes, l'ainée, la plus fragile, se levait de la table de la cuisine, la mine sombre, voilà j'ai fini, elle n'avait presque rien écrit, bien dans sa manière, discrète, ne jamais trop demander. Elle avait repoussé sa chaise, puis son éternelle mère qui lui barrait les yeux avant de saisir son papier des deux mains, fermement. La plus petite, qui était encore en train d'écrire, avait levé la tête. Plus un bruit. Pas de radio, ni dans la rue de circulation, comme si les voitures, les trams et les camions s'étaient arrêtés pour écouter les espoirs d'une gamine de neuf ans : "Cher Saint Nicolas, j'ai été sage toute l'année, je voudrais juste que maman travaille un peu moins pour qu'elle s'occupe plus de nous". Le silence qui avait suivi, plus douloureux que la lecture. Son mari n'avait pas fait de commentaires. Lui, le grand juste, ne trouvait aucune phrase consolatrice ; ni pour elle, ni pour sa fille qui, les sourcils froncés, s'accrochait encore à sa lettre : l'enfant qui attend après la bêtise. Finalement c'est D. qui avait quitté la pièce, puis la maison, erré en ville pour se retrouver à l'agence, dans la nuit, à consulter ses mails.

En raison des aléas qui président à ce métier hasardeux, les projets qui avaient inspiré la douzaine de nouvelles écrites ne s'étaient pas tous réalisés, loin s'en faut. Soit qu'ils n'aient pas reçu le blanc-seing urbanistique (deux permis refusés) soit délaissés pour manque de budget ou faiblesse politique (trois abandons, comme des déchirements), soit encore confinés dans les limbes, c'est à dire ni certains d'être un jour construits, ni déjà aux oubliettes. Restaient quatre, en vérité trois bâtiments : le quatrième n'était pas une construction à proprement parlé mais le projet d'un espace public ordinaire, quelques mètres carrés d'asphalte en voirie et de dalles de béton pour les trottoirs, deux lampadaires et trois bancs, qui avait inspiré une fiction. Dans cet espace ouvert, mais restreint, des robots de la taille d'une boîte à chaussures et des écureuils mutins, seuls rescapés d'un désastre écologique, se livraient une guerre sans merci. La chute de la nouvelle, qui pouvait apparaître comme optimiste, décrivait la naissance d'hybrides improbables, conjuguant dans le même corps la mécanique un peu raide de l'androïde et le poil fauve, l'esprit léger et la queue rousse du rongeur.

Depuis son retour de Grenoble, elle dort mal. On dit que pour récupérer, il faut quelques nuits de sommeil profond. Le sien, de plus en plus léger et à vrai dire de plus en plus étendu, commence avant qu'elle ne se soit mise au lit, pour se poursuivre après s'être levée. Elle rentre du bureau tôt, épuisée ; dans sa voiture, elle allume la radio en une vaine tentative de concentrer ses pensées sur l'actualité. Mais la voix du journaliste qui présente le journal de 18 heures et l'actualité économique se mêlent aux commentaires du maître de l'ouvrage de la réunion de l'après-midi : "Vous comprenez, Madame, si l'entreprise reste sourde à nos DV5, nous allons devoir passer à la vitesse supérieure "... "À la vitesse supérieure dans les mesures de récession " confirme en écho le journaliste à propos de la situation économique grecque.

- Fous le camp ! Crie-t-elle mais elle ne sait plus si elle s'adresse au maître de l'ouvrage, au journaliste ou à l'image du jardinier qui continue à la hanter. Jadis, le temps passé entre bureau et maison était comme une respiration entre deux vies, aujourd'hui elle est soulagée d'arriver chez elle.

Quand ses enfants ne sont pas là, elle ne prend pas la peine de faire à manger. Des plats préparés, la rengaine de la radio : "Chéri, j'ai

tout acheté chez Delitrateur !" Elle déteste cette voix de femme moderne, active, sur-occupée, et plus encore ce qu'elle est représentée comme similitude avec elle. Mais elle est seule et il n'y a personne pour lui dire : "C'est rudement bon !".

La deuxième nouvelle avait pour cadre une école primaire, à Molenbeek, dans la chaussée de Gand, lorsque, en quittant le centre, cette artère a fini de serpenter, d'être dense, étroite et totalement liée à l'immigration, avec ses magasins de tissus, de meubles bon marché et de tenues de mariages, mais avant qu'elle ne soit tout à fait rectiligne, et Belge aussi, avec ses pompes à essence, ses grandes surfaces, ses échangeurs. À cet endroit, très précisément au passage sous le métro aérien, elle n'est plus l'une, ni déjà l'autre.

Une commande reçue après concours, mais une épreuve remportée sans gloire : des trois autres agences présélectionnées, la première avait été exclue pour ne pas s'être présentée à la visite obligatoire du site, la deuxième, qui venait de remporter un marché plus important dans une autre ville, avait pour le moins bâclé le rendu des documents et la troisième, une association qui tenait plus de l'entreprise commerciale que d'architecture, n'avait que peu de chance de se hisser à la hauteur. Pour cette extension de lycée, ils avaient proposé un geste fort, austère, à la limite de l'agressif, un bardage noir aux angles nets et aux vitrages bien profilés dans le plan exact d'une peau satinée et lisse.

Le personnage principal de son histoire en était la directrice, une femme aigrie, dont elle avait brossé le caractère à grands traits furieux, inspirés pour partie par une belle-mère qu'elle ne supportait pas - d'avantage par tradition que par conviction - pour partie par elle-même ou par ce qu'elle craignait, avec lucidité, de devenir : austère, obsédée par le travail, ternie par les échecs. Dans la nouvelle, cette femme se vengeait d'on ne sait quel sévice ou quelle frustration, tyrannisait élèves comme corps professoral, avec une préférence malade pour les enseignants qui passaient pour aimer leur métier. Elle s'était plu à dépeindre le contraste entre le caractère ombrageux, les vues étroites, l'esprit rétréci de la principale et les vastes locaux clairs et aériens qu'ils avait dessinés pour ce bâtiment. Malgré la tenue anthracite, le dispositif principal en était la lumière et les locaux administratifs n'y échappaient pas, avec un soin tout particulier pour le bureau de la directrice, qui disposerait d'une double orientation et donc d'une double vue, d'un côté sur la cour de récréation, ce qui dans la fiction lui permettait de repérer



les enseignants trop souriants, trop populaires, ceux qui préfèrent aux cancons et au mauvais café de la salle des prof la compagnie des gamins de la cour, accrochés à leurs histoires, et de l'autre, par un châssis d'angle, sur la ligne de métro aérien, les tristes barres d'où venaient ces mêmes enfants, le Liedl, un marchand d'amortisseur, un autre de tapis, tout un monde de désordre un peu triste à l'image de sa vie. La nouvelle avait été écrite presque d'une volée - elle pensait, dans sa naïveté de débutante la conclure en quelques soirées - et se terminait par une dispute glacée avec le professeur d'éducation physique, un homme chauve au menton fuyant comme une faiblesse, son dernier soutien dans l'école, qui avait été son amant. Les jeux étaient faits, la kabbale orchestrée s'était retournée contre elle, la dernière scène la dépeignait seule dans une salle de gymnastique trop sonore, et dans l'odeur de cuir des agrès.

Le chantier de l'école avait lui aussi été éprouvant. Une entreprise adjudicataire de bonne réputation, des budgets suffisants, mais le conducteur des travaux avait conclu une alliance avec le représentant du maître de l'ouvrage, cimentée par une misogynie partagée. Les deux hommes avaient rivalisé d'obséquiosité, de galanterie déplacée, se chamaillaient pour lui offrir une chaise ("La mienne est bien mieux rembourrée, pour une femme de votre sensibilité") lui sucrer son café ("Ah, vous n'en prenez pas, vous êtes au régime, pourtant vous n'en avez pas besoin") la complimenter sur sa tenue ("Vous portez vos bottes de chantier comme des cuissardes"). Puis assez vite, l'un avait glissé sur des erreurs techniques, "mineures, et bien compréhensibles", comme s'il allait de soi qu'un dossier établi par une femme ne puisse qu'être léger, frivole, incomplet. Lorsqu'après trois mois de ce manège, lassée, elle avait demandé à son plus ancien collaborateur de l'accompagner, les choses n'avaient fait qu'empirer, les deux hommes redoublant d'allusions équivoques. Une ambiance détestable qui avait rejailli sur la qualité générale du projet.

## 5

Elle ne pouvait pas en vouloir à sa fille, non. Ce malheureux bout de papier, une feuille sans doute extraite de son cahier de mathématiques, elle avait dû souffrir pour la détacher, elle imaginait ses petits doigts serrés sur les agrafes, elle en avait mal pour elle, ne contenait que la vérité : "Exprimez vous" disait l'école progressiste dans laquelle elle avait insisté pour inscrire ses enfants - son mari aurait

préférait un enseignement plus conventionnel, par exemple l'institution catholique dont il était lui-même issu. À lui non plus on ne pouvait rien reprocher, même quand ce petit bout de papier, cette misère s'était retrouvé chez son avocat puis chez le juge, qui l'avait traduit à sa façon : "Différents éléments tentent à accrédirer l'idée que votre vie professionnelle, très chargée, ne vous permet pas..." et cela avait suffi. La vérité sort de la bouche des enfants. Elle s'était toujours trop investie dans son travail, mais l'année qui avait précédé cette funeste Saint-Nicolas avait tourné au cauchemar. Son associé, un ancien copain d'étude, avait pris ses distances juste au moment où ses projets à elle, ceux qu'elle avait amené dans la corbeille de l'association, sa dot, était sur le point de s'achever et que d'autres, ceux dont elle ne pouvait revendiquer la propriété exclusive, s'étaient présentés. À la légère pour commencer, comme une blague de potache : "Ah les femmes, toutes les mêmes..." puis avec plus de sérieux, plus d'insistance aussi, les mots, avant les actes, lui avaient fait mal : "Ton ancien chantier et ses problèmes d'exécution, ma nouvelle esquisse..." Ce n'était pas le partage prévu, la belle amitié de l'école, et même son indisponibilité pour les nuits de charrette - ses enfants encore petits - lui était reprochée. Elle s'était sentie trahie, mais avait relevé le gant, le poing plutôt, avec rage, cette détermination que tous lui reconnaissaient. "Tu deviens plus dure qu'eux" lui avait dit son mari, et il avait raison.

C'est dans cette ambiance d'insomnie, de rêve éveillé, que deux mois après sa conférence, elle reçoit une lettre de l'administration des bâtiments scolaires. Le contenu n'est pas très clair, évoque "des malfaçons nombreuses", des "difficultés quant à l'entretien", on lui conseille de prendre contact avec la directrice de l'école. Une directrice, non un directeur ; six mois ont passé depuis sa rencontre avec le jardinier frustré. Elle ne se sent pas le courage d'affronter ce qu'elle ne pourrait comprendre, pense envoyer un collaborateur, mais la réunion est remise à une date où celui-ci est absent, elle doit se résoudre à y aller elle-même. Pas de panique se dit-elle, il est normal qu'il y aie une direction, et une chance sur deux que ce soit une femme.

Ils traversent des couloirs déserts, longent des classes derrière lesquelles se devinent le tapage des enfants et les imprécations des enseignants. L'homme qui l'a accueilli indique, à mi-voix comme pour s'excuser, des peintures écaillées, des joints décollés, des faïences qui sonnent creux. Malgré cela, l'école a fière allure, la lumière de ce matin ensoleillé, généreuse, se déverse partout, les espaces sont larges, les

couleurs pimpantes, elle est ravie de voir son projet en mouvement.

- Voyez vous, explique-t-il avec un demi sourire, tous ces désagréments ne sont pas si grave, mais par malchance le désordre le plus fâcheux s'est produit dans le bureau de notre principale : par mauvais temps, le vent rabat la pluie sur la façade et le grand coulisant qui donne sur la cour n'est pas étanche. Des dossiers qui se trouvaient, par inadvertance, entreposés sur le radiateur auraient été détremvés et irrémédiablement perdus. (À l'évocation de se souvenir, il paraît se régaler).

- Je vois, sans doute une malfaçon de la menuiserie, je vais le signaler au sous-traitant.

- Vous ne désirez pas constater par vous-même?

- Non ça ira, et puis vous m'avez dit qu'elle était très occupée. Tout à coup, elle ne veut plus rien examiner, surtout pas voir la directrice, mais déjà ils sont entrés dans le secrétariat.

- Elle est là ?

- Oui oui, mais ce n'est pas son meilleur jour.

- Il y en a des bons?

La secrétaire lève les yeux au ciel et pousse le bouton de l'interphone, tout en reculant un peu, comme si par ce simple geste, elle se mettait en connexion avec l'enfer.

- Vous pouvez y aller, leur dit-elle après un grésillement incompréhensible, puis, tout de suite après, dans un murmure et baissant les yeux : Bonne chance !

Elle inspire profondément et entre dans cette pièce qui ne lui était pas inconnue, mais n'ose lever tout de suite les yeux.

La femme est debout au téléphone, de dos.

- Vous comprenez, cela doit absolument cesser, je ne tolérerai pas que ce manège se poursuive, vous allez entendre parler de moi...

D'abord, elle se rassure. Les cheveux de la femme sont courts, comme elle l'a imaginé, mais teint au henné (elle l'a décrite blonde) et son accent est wallon. Cependant, quand la directrice se retourne - elle n'a pas terminé sa harangue et la toise - elle doit avouer que cette femme est bien le portrait qu'elle a dressé : stature forte, jambes épaisses moulées dans un jeans, mâchoire carrée, yeux très maquillés. D. est tétanisée, partagée entre le désir de se souvenir de ce qu'elle a écrit et la volonté de se convaincre que cette femme, par sa forte présence efface la fiction et est en train de se substituer à son héroïne. Le téléphone à peine raccroché, le monologue se poursuit, cette fois à son intention :

- Ces désordres d'étanchéité m'exaspèrent, vous comprendrez que je ne supporterai pas que cela continue, sinon vous risquez d'entendre encore parler de moi... cette femme n'a-t-elle qu'un registre verbal ?

Elle quitte l'école ébranlée, à qui parler de cette histoire extravagante ? Elle a évoqué l'affaire du jardinier avec une amie, mais sur un ton léger, comme d'une coïncidence, elle n'avait pas envie de passer pour folle. Celle-ci lui avait répondu : "Ah toi, on peut dire que tu en as, de l'imagination !" Elle avait protesté, mollement : "Non, je t'assure, c'est vrai, tu n'as qu'à aller t'en rendre compte par toi-même", puis était passée à autre chose.

La nuit, elle hésite : relire ce qu'elle a écrit quatre ans plus tôt, avec minutie, disséquer ses propres textes pour voir s'il y a correspondance avec la directrice originale ? Mais qui est l'original dans ce cas, la première, virtuelle, ou la seconde, la vraie, qui considérée sous un autre angle en est la copie ? Ou enquêter sur la femme qui lui a été présentée. Est-elle détestée par le corps enseignant - beaucoup de directeurs le sont - fomente-t-elle ses complots face à la grande baie sur le Liedl - c'est prévisible, après tout. elle a *organisé* cette vue - a-t-elle une liaison avec un professeur de gymnastique bedonnant ? Non, elle ne peut aller jusque là, et que faire si tout concorde ?

Les deux mois qui suivent sont épouvantables, avec des insomnies peuplées de personnages mi-réels, mi-imaginaires, tous excentriques, tous vociférants.

Les vacances de Pâques arrivent comme une trêve. Elle part avec ses filles à la maison de campagne de sa soeur, dans un petit village près de la Mer du Nord. Le matin, les gamines s'enfuient pour la plage en vélo, en compagnie de cousins plus âgés, reviennent le midi, cheveux emmêlés et tâches de rousseur.

Avec le temps, elle se persuade qu'elle s'est laissée emporter, s'astreint à oublier l'affaire. De toute façon elle était blonde, se dit-elle le soir, quand le chuchotement des petites commence à faiblir et que, dans le silence, le doute vient la tarauder. Lorsqu'après huit jours elle rentre à Bruxelles, elle est presque convaincue que ce n'est même plus une coïncidence ; sans doute a-t-elle rencontré cette femme, avant l'écriture, par exemple lors de la visite du site.

Lorsqu'on imagine un bâtiment on ne l'envisage que pour lui-même. Les plus mégalomanes des architectes - tous le sont à un degré ou à un autre - anticipent l'admiration, l'envie, voire l'effroi qu'ils vont produire sur la population. Les plus honnêtes d'entre eux - ils sont

rare - pensent au plaisir, aux facilités, aux quelques bonheurs quotidiens que l'usage des locaux suscitera pour leurs utilisateurs. Les orgueilleux ou les narcissiques rêvent de critiques élogieuses, soupirent en pensant aux revues qui feront leurs éloges. Mais tous souhaitent, à quelque titre que ce soit, une vie heureuse à ce qui n'est encore qu'un projet, tant dans sa fabrication, son processus, que dans sa vie ultérieure.

Quand on imagine un roman ou une nouvelle, on ne pense pas au bonheur des personnages qui prennent corps par l'écrit. On pense à l'histoire qu'ils ont vécu, à celle qu'ils vont vivre. Et même si on tente, par tous les moyens, de les rendre réels, de les faire exister, ils ne sont pas obligés d'être heureux. Ils peuvent être méchants, égoïstes, aigris ou violents ils peuvent se casser le poignet ou se briser l'échine, attraper la peste ou la scarlatine, ils peuvent mourir. Quand ils ont terminé leurs parcours, leurs petites histoires en vingt chapitres, en trois-cent mille signes, ils disparaissent. Et heureusement se dit-elle, elle n'a aucune envie de rencontrer ces êtres imaginaires - auxquels pourtant elle a consacré tant de soin à donner épaisseur - de faire leur connaissance, de vivre avec eux, de répondre à leur demande, de rendre des comptes. C'est bien cela qui faisait la légèreté de l'écrire par rapport au construire.

Un bâtiment mal torché sera encore là cinquante ans plus tard, témoin de votre incapacité à construire, à produire du beau, de l'utile, ou comme on dit aujourd'hui, du durable.

Quant aux héros, tout aussi brillants, merveilleux, sympathiques qu'ils soient, qu'il restent où ils sont, prisonniers de leur gangue de papier, quand se referme le livre et lentement s'efface le souvenir de l'histoire.

## 6

La troisième nouvelle avait eu pour cadre un supermarché, rue du Docteur Decroly, dans ce quartier d'Uccle qui, bien que situé juste derrière sa maison communale, échappe au parfum de richesse, de villas somptueuses, de jardins luxuriants, de Français expatriés qui font la fierté de la commune, et annonce Forest, sa voisine moins nantie, sa petite bourgeoisie, ses mitoyennes en bel étage et ses immeubles de retraités qui jalonnent la crête du talus Brabançon, de la Rue Gatti de Gammont à la rue Jupiter. Et plus exactement le gigantesque parking qui bordait cette grande surface, asphalté, surdimensionné, et la plupart du temps désert.

"Laisser somnoler un demi-hectare dans ce quartier de ce standing, c'est n'avoir rien compris à la hausse vertigineuse du foncier depuis dix ans", lui avait expliqué, au dernier étage d'une tour du quartier Nord, un jeune loup vieillissant de l'immobilier dont la tenue, et les chaises de la salle de réunion, semblaient tout droit sorti d'une série américaine sur la vie des traders. "Nous sommes très sensibles à l'éthique, disons qu'en nous positionnant dans cette opération, nous participerons à la densification raisonnable et durable de la ville et à la requalification de ses zones industrielles et commerciales." Le client qu'il représentait, un fond de pension courtraisien beau et gras, des gens intelligents qui, grâce à une indiscretion liée à leur bon entregent politique, avaient anticipé sur l'effondrement du textile de leur région, et retiré leurs billes juste à temps pour les redistribuer sur l'immobilier de la capitale, envisageaient la morale comme un humanisme à taux de rendement élevé.

"Vous comprenez, la hausse démographique est due pour majorité à la croissance du taux de natalité des immigrés de la troisième génération, pour minorité au retour présumé de la classe moyenne en ville, pour infime aux expatriés européens. Disons que pour les premiers nous ne pouvons rien faire, ce n'est pas notre corps business. De toute façon aller mettre les pauvres chez les riches, c'est tout à fait exclu : dieu merci, le prix du terrain, les comités de quartier et les instances politiques locales sont là pour l'éviter. Notez que développer des projets luxueux dans les quartier défavorisés, nous l'avons fait. Mais le loft n'est plus à la mode, allez savoir pourquoi, nous avons quelques milliers de mètres carrés en déshérence sur Molenbeek ; de toute façon, nous ne pouvons plus lotir un pouce du canal sans que l'on nous accuse de gentrification."

Donc, ce quartier d'Uccle aux relents forestois était excellent, une opportunité à saisir, le terrain de même. Le parking n'allait pas disparaître, oh que non, il y aurait toujours un peu de tension le samedi matin, crissements de pneus et klaxons, quand les courses hebdomadaires doivent se clôturer avant le rosbif pommes de terres de midi trente, toujours des clients à se battre pour tenter d'arracher, d'une longiligne chenille de métal, l'énorme charrette aux poignées si hautes qu'en la manoeuvrant on a l'impression de participer à la danse des canards, toujours des vieillards cacochymes pour s'extraire de vieilles Opel beiges et se diriger avec lenteur vers l'entrée. Mais du côté bas, là où la pente du parking devenait si forte que, pour reprendre l'expression du golden boy : "Il était impossible de maintenir sa charrette près du

coffre à cause de la pente" (elle n'osa pas demander s'il ne fallait pas conseiller à ces mêmes consommateurs de ne pas bourrer leur caddie comme un taxi brousse africain) il y avait l'espace de construire, entre le Carrefour et les jardins coquets des maisons voisines, un petit immeuble, "Disons de 20 mètres de large, 75 de profondeur et 5 ou 6 étages, on pourrait même l'enterrer légèrement en profitant de la pente ce qui nous donnerait un niveau rue et un niveau jardin, ce serait épatant, les gens vont adorer..." Elle voyait s'allumer, dans ses yeux d'un bleu très clair, une calculette en lieu et place des pupilles : "1500 mètres carrés par niveau, 9000 au total, sans compter les parkings souterrains et les terrasses privées que nous pourrions valoriser. Avec le prix unitaire que nous allons définir, il faudra imaginer de toutes petites unités pour que ces personnes puissent accéder au marché. Attention aux coûts de construction, à propos, on m'a rapporté que vous développiez du logement social, c'est très intéressant, vous devez avoir l'habitude de travailler à l'économie. Nous avons approché les topmanagers de Carrefour, ils sont sensibles à nos arguments, la grande distribution ne fait plus recette, disons que nous pourrions, ensemble, réaliser une opération win-win des plus prometteuses." Les calculettes avaient cédé la place aux liasses.

Le personnage, malgré son accent liégeois, n'était pas sympathique, voire repoussant. Mais avant l'entretien, elle avait visité les lieux, saisi leurs maladresses, le parking hideux, la lamentable implantation du commerce. L'architecte de l'époque, inconscient de la pente du terrain, n'avait même pas dû se rendre sur le site, ni lire les niveaux de relevé du géomètre, de sorte que le bâtiment, par définition galette horizontale, ratait à peu près partout sa rencontre avec le sol. Trop bas en partie haute, une petite annexe en parasite baptisé "Exotic Sun", à demi enterrée, trop haut de l'autre, avec son triste mur de briques brunes sur le refend.

Elle s'était persuadée qu'elle pourrait, à l'aide d'un volume complémentaire, donner un peu de sens à cette désolation bitumée. Elle avait pressenti la belle vue sur la vallée, pour autant qu'on dépassa les haies, envisageait déjà des duplex inversés, des séjours au dernier étage, découvrant la pente, les successions de toits de la chaussée d'Alsemberg et au loin la frondaison de hêtres du parc de Wolvendael. Bref elle était partante, il lui fallait, après le désordre personnel de ces derniers mois, du rythme, de l'activité, du mouvement, des options à prendre, et pour une fois il n'y aurait pas à s'épuiser dans un concours. Elle avait quitté l'immobilière en espérant qu'il y ait une suite à ce

désagréable entretien, tout au regret de ne pas avoir montré d'avantage d'enthousiasme ou revêtu pour l'occasion une tenue plus sophistiquée. Dans l'ascenseur qui la ramenait sur terre, elle avait frotté des traces de boue sur ses chaussures, en se maudissant de ne pas y avoir songé plus tôt.

Le projet n'avait pas connu d'embuches majeures et s'était construit assez vite. Lors de la demande en permis d'urbanisme, les sept étages dessinés furent ramenés à quatre, à la satisfaction générale, tant de la part de l'administration communale ravie d'avoir à cet odieux spéculateur grappillé presque moitié de hauteur, que des comités de quartier, trop occupés à ferrailer ailleurs contre des logements sociaux et même des promoteurs, qui dans leurs calculs les plus optimistes n'avaient pas espéré mieux. Bien sûr ils avaient obligé l'architecte à tout épaissir, pour conserver surface totale et marge de profit. Les merveilleux duplex traversants s'étaient scindés en studios mono-orientés : "Ma chère, les membres de mon conseil d'administration sont, comme nos acheteurs, des personnes âgées, avec quelques moyens mais minées par l'arthrose et qui, parce qu'ils n'ont plus le jarret, quittent leurs maisons pleines de niveaux pour des appartements de plain pied. Alors ne les imaginez pas dans un escalier !"

Elle avait rédigé, juste avant le début du chantier, une nouvelle courte en forme de fable, étagée sur trois volets. Le début de l'histoire décrivait avec minutie le supermarché, d'abord de l'extérieur, le magasin lui même et ses deux petites annexes, le bistrot et le centre de bronzage qui tentaient de survivre à l'ombre de ce géant. Puis, à l'intérieur du monstre, passait en revue les caisses et les rayons, s'attardait sur les aliments qu'elle jugeait les plus exemplaires de la junk food : les énormes boules de Berlin nacrées de sucre s'étouffant, au rayon pâtisserie, dans leur emballage plastique, les sacs de Twix conditionnés par 24, les lards Pinkies par demi kilo - ce qui tenant compte de leur faible densité, produisait un sacré volume - et au rayon boucherie, les pilons de poulets marinés aux épices BBQ exotique, d'un rouge sang tirant sur le noir.

La deuxième partie s'attachait à la description d'un appartement du nouvel immeuble, un de ces fameux logements mono-orientés qu'elle avait été contrainte de dessiner, qu'elle abhorrait tant et s'apprêtait néanmoins à construire. Premier étage, avec vue unique et imprenable sur le parking. "Plein Sud" vantait la brochure, alors qu'au verso, ceux qui donnaient sur les jardins voisins mais ne recevrait jamais le soleil



avaient été baptisés : "Dans les arbres". Des habitants on ne disait pas grand chose, à vrai dire on ne les voyait jamais. Mais la couleur parme des tentures, les différentes variétés de roses et de fuchsias déclinées dans les coussins du divan, les napperons, les fauteuils, la mosaïque des salles de bains, le paillason en coco flanqué de l'inscription "welcome" sur le pas de porte, le protège lunette du cabinet d'aisance, sa brosse, les sous-verres en liège teinté et jusqu'aux verres à thé, petits et dorés, souvenir d'une semaine à Izmir, posés sur un guéridon de style indéterminé, conféraient aux lieux une atmosphère douceuse, déjà fanée.

Dans la troisième partie, la cuisine était détaillée avec précision. Le promoteur avait exigé, puis obtenu - il obtenait tout - des cuisines rachitiques, non équipées. "Aujourd'hui, ma chère, les vrais urbains se font livrer des sushis ou filent à Délitrateur !" Le lecteur était d'abord abusé par l'essuie main décoratif punaisé sur le mur avec la carte des fromages de France et le vin qu'il faut y associer, l'aide-mémoire pour produits de première nécessité en faux bois imitation loupe de noyer au décor gravé d'une tête de cerf, ramené des Vosges, avec un jeu de pince à linges minuscules, roses elles aussi, à fixer sur des tenons en bois plus foncé : poireaux, pommes de terre, sucre, farine, oeufs, beurre, crème fraîche, miel, confiture. Mais cette cuisine, ces cinq virgule un mètres carrés, détaillée avec précision, révélait ses excès, deux frigos américains, dont un avec distributeur de glaçons et d'eau fraîche - à l'usage exclusif d'un chien minuscule à tête de Yoda, la seule photo d'un être vivant dans ce logement, punaisée à hauteur de bol à croquette - ensuite un congélateur Whirlpool HLWO de 395 litres, capable de conserver, pendant un demi siècle, 400 kilos de filet américain préparé - ou le débit journalier du glacier Zizi en juillet. Comme ses manquements : ouvertes, les armoires ne montraient ni vaisselle, si ce n'est un service dix-huit couverts au décor de fantaisie vert et or, cadeau de mariage, non déballé, le couple s'étant sans doute séparé assez vite, ni aliments de base, cette farine, ce sucre, ces oeufs qui entraient peut-être dans la composition des "desserts fantaisies au goût tiramisu" dont pourtant le premier frigo regorgeait.

De toute façon, il n'y avait rien pour les mettre en oeuvre : ni taques de cuisson, ni couteaux, ni ustensiles de cuisine si ce n'est un absurde dénoyateur de cerises, dans le tiroir du haut, le cadeau promotionnel à l'achat du service précité, et deux fours à micro-onde en batterie, pour réchauffer ce qui allait être englouti.

Pour ce décor aux relents de raviolis bolonaises Miracoli et

d'anti-odeurs personnalisés - pêche pour le séjour, sapin dans le hall, rose pour la chambre - pas de description d'habitants ; sans doute une femme seule avec un enfant, dans cet appartement "1 ch. +" comme le décrivait la brochure, c'est à dire qu'au delà de la chambre aux dimensions minima prévue par le Code Bruxellois du Logement, on trouvait un réduit minuscule de 2 x 2,5 mètres, baptisé selon les occasions "boudoir", "dressing", "bureau", "pièce à vivre", par des vendeurs jamais à court d'imagination, en réalité de quoi organiser en catastrophe une chambre d'enfant, non éclairée et non ventilée, pour mère seule à la pension alimentaire peu honorée. Une famille bien présente, jamais décrite, mais le lecteur pouvait deviner, par association entre le contenu des produits du supermarché et celui de la cuisine, que ses occupants mangeaient mal et affrontaient de sérieux problèmes de surpoids.

Cette histoire avait été écrite en prise directe avec ses problèmes familiaux, la relation tendue qu'elle entretenait avec ses filles, son angoisse constante de ne pas assez s'occuper d'elles, ce qui était le cas, et de les voir, à l'aube de l'adolescence, sombrer dans l'anorexie ou l'obésité, ce qui ne l'était pas.

Le chantier s'était déroulé sans problèmes majeurs, avec les difficultés ordinaires liées à un maître d'ouvrage pressé et trop près de ses sous. Des concessions sur les plans, mais aussi sur les matériaux ; le bâtiment, qu'elle avait rêvée en acier, en réalité de facture banale, maçonnerie et enduit sur isolant, ne gardait qu'une trace tenue de son rêve minimaliste high tech : rythme austère de la trame constructive et serrurerie métallique distillée avec parcimonie. "Je suis passé devant, c'est pas si mal", avait dit son mari alors qu'elle se plaignait, ce qui avait provoqué une scène, elle ne supportait pas ce ton conciliant, elle avait explosé :

- Avec le métier que tu as, c'est facile d'être gentil ! Tes relations de travail sont des collègues. Pas de quoi s'inquiéter, vous flotez tous dans le même océan tiède, sans prédateur, votre eau est filtrée et votre salaire garanti ! Après seize heures, on pointe, on prend congé des camarades comme des petites tracasseries du quotidien et on va chercher les petites à l'école, la maman travaille encore vous comprenez. Dix minutes d'avance, le temps de discuter avec les autres mères, elles doivent te trouver sympathique, disponible, charmant !

Elle était injuste, elle le savait et lui, toujours aussi calme :

- Tu t'en fais trop pour ton boulot, tu es surmenée, je viens

encore de lire un article sur le burn-out, c'est une réalité, tu sais, tu dois faire attention. Dans notre service on nous a proposé une formation complémentaire sur la gestion du stress.

Et elle ricanait, elle se voyait ricaner, insupportable :

- Mais qu'est ce que tu crois, que c'est si facile? Je me plante devant mes clients, mes entreprises, mes collaborateurs, ciao à tous, votre architecte a un léger vague à l'âme et va se ressourcer dans la Creuze ou faire un stage de méditation à Auroville ?

Et tout en vitupérant, elle comprenait l'ambiguïté de sa position. L'indépendante c'était elle, mais en réalité prisonnière, de son chiffre d'affaires, de ses réalisations, de ses engagements. De son orgueil surtout, elle voulait rester celle qui décide, qui tient les commandes. Même si elle devait en souffrir, il fallait qu'elle assume. Comme lorsqu'elle s'était séparée de lui : "T'en fais pas, je me débrouillerai toute seule, je te laisse la maison, ce sera mieux pour les filles." Pour devenir locataire d'un appartement trouvé dans l'urgence, étriqué, mal conçu : "Qui a pu dessiner un truc aussi immonde!" se disait elle le soir en revenant du bureau, " Si les architectes n'ont pas d'état d'âme, qu'on donne une conscience aux crayons. Qu'ils se révoltent face à une telle médiocrité !" Le seul intérêt de ce taudis, rester proche des enfants. Elle en avait tellement honte que les premiers mois de séparation, elle avait planifié, pour chaque week-end avec ses filles, une sortie à la mer ou dans les Ardennes, quitte à se retrouver cloîtrées sous la pluie dans un gîte à Dinant. Dis maman, pourquoi on part à chaque fois ?

## 7

Depuis la fin du chantier, elle appréhende de passer dans le quartier du Carrefour. Pas d'inquiétude d'une rencontre pour cette histoire sans personnage, mais elle évite néanmoins, comme on le fait d'un sujet de conversation embarrassant.

Avec la volonté de fer par laquelle tous la définissent - elle a parfois l'impression que c'est le seul aspect reconnu de sa personnalité, une qualité qui contiendrait aussi sa part de défauts corolaires : manichéisme, persuasion, mauvaise foi, en fait plus un défaut qu'une vertu - et aussi avec du temps, elle a réussi à enterrer cette affaire. Mais elle ne veut pas prendre de risques, ne pas provoquer. De plus ce projet, trop chargé de compromis, ne la satisfait pas malgré ce qu'en pouvait en dire son ex mari, et elle n'aurait aucun plaisir à le revoir. Il suffit donc de garder ses distances, d'espérer que son souvenir

lentement s'efface, que cet immeuble et surtout ses habitants, sympathiques ou haïssables, vivent une vie discrète, paisible, ordinaire, si possible loin d'elle.

Un après-midi de printemps, cinq minutes avant de commencer une réunion qui s'annonce houleuse, elle jette un coup d'oeil machinal sur sa boîte mail. Un message attire son attention. OBJET : *"Remerciements de 2 habitants !!"*

Ce n'est pas tous les jours que des usagers expriment leur contentement. À la limite des clients qui auraient fait construire une maison privée, mais dans le cadre d'un logement collectif, cela ne lui est jamais arrivé. Le nom lui est inconnu : Linda Vanoverstraat. Avant même de cliquer pour l'ouvrir, elle a un pressentiment, pense à le supprimer, mais un collaborateur la prévient que ses visiteurs sont déjà installés et elle a juste le temps de lui glisser :

- Il y a un nouveau mail sur ma boîte, une certaine Linda-je-ne-sais-comment... Tu pourrais jeter un coup d'oeil et éliminer ? C'est probablement sans intérêt.

Mais quand la réunion s'achève - une empoignade, elle n'a pas réussi à garder son calme et le ton est monté trop vite - le collaborateur l'attend, quelques feuilles à la main, avec un grand sourire :

- Je l'ai imprimé, tu vas voir c'est trop mignon !

Elle prend les feuilles qu'il lui tend et lit, debout :

*"Chère Madame, j'ai eu vos coordonnées par l'agence. On voudrait vous remercier, moi et Sacha, pour notre appartement. On l'avait choisi, avec Sacha (c'est mon fils) parce qu'il est juste à côté du GB, qui s'appelle Carrefour maintenant, et que c'était celui de sa mamie - la mère de mon ex mari - du temps où celle-ci vivait encore et avait son appartement avenue du Domaine, à la Magnanerie au quatorzième, elle avait une de ces vues ! Elle était bien plus aimable que son fils, d'ailleurs elle ne lui parlait plus, moi non plus, à mon ex donc. On y allait les samedis, chez sa mamie, elle était bien plus présente que son fils, puis tous les trois on partait en expédition au GB, passer la matinée. Après les courses, elle emmenait le petit boire un cécémel au "Gatti" et moi, j'allais à l'Exotic Sun me faire belle. Je n'étais pas si grosse que maintenant et à l'époque, j'espérais encore me trouver un nouveau mari. Ça n'a pas marché. Je n'ai pas toujours eu de la chance dans la vie, mais avec ma belle-mère oui, et quand elle est morte, elle avait pensé à nous, moi et Sacha. Cette femme n'avait pas d'éducation, mais elle avait*

*toute sa tête, bien plus que nous tous : son argent, c'est pas chez Fortis qu'elle l'avait mis, mais sous son matelas, dans une boîte de biscuit Delacre, celle avec la famille royale dessus (Pas Philippe, ni Albert, c'était avant, ce brave Baudouin, qui n'a pas eu d'enfants, c'est pour ça que lui et sa femme avaient toujours la tête penchée, ils regrettaient). Elle avait même changé en euros les billets de 5.000 francs que lui avait laissés son mari qui, le pauvre, avait travaillé toute sa vie à la poste, quand ça rapportait encore. Ce qui fait que quand elle est morte, elle a pensé à nous, sans doute avant d'ailleurs. Le notaire, un monsieur qui a repris l'étude de son père, avec un petit costume, une face rouge, la raie au milieu et les dents en avant, nous a fait venir dans son étude de la rue du Commerce pour nous dire : la boîte de biscuits, c'est pour vous.*

*Avec Sacha, on a discuté, il faut vous dire que son fils à elle, mon mari, n'était même pas venu à l'enterrement. Qu'est ce qu'on allait faire avec tous ces billets ? Et bien ça a été votre appartement, qui est devenu le notre, parce qu'on a pensé que c'était une bonne manière de se souvenir d'elle, du cécémel et des samedis matin d'avant.*

*On l'a aménagé et décoré comme on avait envie. Je lui ai laissé la grande chambre, pour une fois qu'il en a une à lui et il peut aller promener le chien (on a aussi acheté un chien avec l'appartement) ou faire du skate comme il veut sur le parking. Il faut qu'il se dépense a dit le médecin de l'école, et moi je l'entends de mon salon quand je regarde la télé, ça me rassure. J'ai fait des photos pour vous de l'intérieur, excusez-nous du désordre dans la cuisine, je demande à Sacha de vous les envoyer en attaché comme il dit. Voilà, on voulait vous le dire, parce que ici, on est bien.*

*N.B. passez quand vous voulez grignoter quelque chose, il y a toujours de trop, et de toute façon, le magasin n'est pas loin, enfin ça vous savez."*

*Linda et Sacha Vanoverstraat.  
rue du Docteur Decroly  
Uccle*

- Je vous ai aussi imprimé les photos.  
- Mais je m'en fous des photos ! et elle file se réfugier dans son bureau.

Elle y reste jusqu'au soir. Vers sept heures, le même collaborateur toque à la porte.

- Je m'en vais. Puis comme elle ne répond pas, il ajoute : Ne t'en

fais pas, il n'est pas si mal cet immeuble !

Il n'a rien compris. Elle attend que la porte claque, puis que la circulation se ralentisse, pour quitter son bureau. C'est sa semaine de solitude, plus que jamais elle craint de rentrer, mais elle a beau marcher lentement jusqu'à sa voiture, conduire doucement dans les rues déjà désertes, elle se retrouve chez elle, couchée en espérant que le sommeil effacera le tout.

Mais au matin, rien n'a disparu. À l'agence, elle perçoit que tous sont au courant de sa colère de la veille, mais comme elle ne voit comment s'excuser, elle s'enferme dans son bureau et dans un mutisme qui ne résout rien.

Elle vit les semaines qui suivent comme dans un rêve, un cauchemar éveillé. Ses nuits sont enfiévrées, électriques. Elle prépare l'inéluctable insomnie avec méthode, entasse sur sa table de nuit, dans un ordre précis, tout ce qui serait de nature à la soustraire à ses pensées : un roman léger au sommet, un auteur facile déjà lu ; ensuite quelque chose de plus complexe, un essai, une revue d'architecture dont elle s'efforce de comprendre les aspects théoriques. Puis des mots croisés prédécoupés dans un quotidien, un magazine féminin emprunté à sa soeur et jamais terminé ; son ordinateur portable enfin, le couvercle rabattu, allumé comme une veilleuse. Chacun des éléments se doit de l'occuper une heure entière, elle ne veut pas penser au reste, à ça, à tous ces gens. Le réveil matin, bien campé sur la pile, procède à l'arbitrage. "J'organise mes nuits comme mes jours" se dit-elle avant d'éteindre, une première fois, puis rallumer, elle ne tient jamais bien longtemps, espère la demi-heure, soupire, cale ses oreillers pour ouvrir le roman. Cinq éléments pour cinq heures, certains à peine entamés, elle se force alors à attendre dans le noir les cinquante-sept minutes restantes. La dernière étape, la plus facile, ouvrir le couvercle, lancer quelques recherches inconsistantes sur Google, lire les messages de l'agence. Ensuite il est sept heures, elle a brûlé toutes ses chandelles, mais c'est l'aube.

8

C'est dans ces conditions qu'une nuit de septembre, elle entend le petit bruit familier de la réception d'un mail : les insomniaques parlent aux insomniaques se dit-elle en prenant son ordinateur, vaguement intriguée par la personne qui délègue ses appels à la nuit. C'est comme souvent une sollicitation, l'envoi d'un C.V. Des architectes

espagnols, grecs ou portugais, ébranlés par la crise, affluent vers le Nord, mais ici une Belge, Claire Devriend. D'ordinaire, un collaborateur s'occupe d'accompagner les refus d'un petit mot gentil, mais parce qu'il est quatre heures dix-huit et que tout est prétexte pour la distraire - il lui semble qu'à force de se questionner sur ces apparitions, et surtout de tenter de les effacer plutôt que les comprendre, elle va devenir folle - elle ouvre le document.

La candidature est banale, peu d'expérience comme souvent : un lycée catholique, un parcours moyen dans une école d'architecture tout aussi quelconque, rien pour une fois n'a été enjolivé, pas de distinctions ronflantes, pas de mentions à des concours inconnus. Et pour finir une année Erasmus en France, dans la même ville où un an plus tôt, elle avait donné sa conférence. Elle pense à la jeune fille à la natte et aux petits poings froncés, mais il n'y a pas de photo jointe, ce qui est rare aussi.

Au bureau elle prévient qu'elle recevra la candidate elle-même, ce qu'elle ne fait jamais, l'effeuillage des portfolios la mettant à la torture. Parcours trop lent : hypocrite, donner de l'importance à ce qui n'en a pas, parcours trop rapide : grossier, mépris confirmé d'une femme orgueilleuse.

- Mais, enfin, ce n'est pas le moment, je ne pense pas que nous ayons besoin d'engager, tenant compte de...

De quoi faillit-elle dire, du volume d'affaires sans cesse décroissant, de mes poches sous les yeux, du constat que je semble ne plus m'intéresser à rien ?

- Non, bien sûr, le coupe-t-elle, avant qu'il n'ait à terminer une phrase si mal engagée, ...c'est pour plus tard, on ne sait jamais.

Trois jours après on frappe à la porte de son bureau :

- La candidate vous attend dans la salle de réunion.

- Faites là venir ici. Ça aussi c'est nouveau, elle ne reçoit jamais personne dans ce réduit sombre et brouillon bien peu à l'image du minimalisme de rigueur à l'agence.

On frappe à sa porte, trois coups faibles, mais nets. C'est bien elle, sévérité, timidité, détermination. Elle se tient debout, dans un trench-coat à boutons de cuir, son long bras par dessus une absurde farde à dessin d'étudiant des Beaux-Arts. Qui est la plus intimidée des deux ? Delphine lui tend une main qui est serrée par de longs doigts minces et transparents.

- Asseyez-vous Mademoiselle...

- Devriend, Claire Devriend.

Elle ne sait où mettre son carton, qui pour une raison inconnue doit être posé à plat. Elle recule la chaise pour le glisser à ses pieds qu'elle replie sous elle, chasse sa natte dans son dos et réajuste ses lunettes d'un froncement de nez : elle ne donne pas l'impression de toucher le siège.

L'usage veut que ce soit l'employeur qui ouvre le feu.

- Vous avez fait quoi comme étude ?

- Ici, quatre ans, puis un Erasmus à Grenoble.

Elle n'a pas mentionné pas leur rencontre, encore un bon signe, elle ne supporte pas les gens qui évoquent un passé commun, aussi bref ou lointain soit-il, toujours sur ses gardes de ce qu'elle n'aurait pas contrôlé de souvenirs. La jeune-fille extirpe, de son immense farde, une enveloppe et lui montre un portfolio convenu : des projets d'école, traits secs mais hésitants, l'opposé de ces jeunes gens brillants qui déploient l'assurance vulgaire de leurs rendus informatiques. Aux questions sur les sites et programmes des exercices, les réponses sont précises et sans originalité. De son année Erasmus elle dit : "Je crains de ne pas avoir saisi ce qui m'était demandé."

Mais au final elle est diplômée et travaille comme stagiaire à Liège, pour un petit bureau qui arrondit ses commandes dans l'expertise ou la gestion d'immeuble.

- Et pourquoi quittez vous, moins de travail ?

- Non, pas du tout, du travail il y en a mais, cela manque un peu de... disons que ce n'est pas assez habité.

- Qu'entendez-vous par là ?

- En fait quand je vois les plans, les coupes et les façades, je n'arrive pas à imaginer qui logera là.

- Vous savez, ici nous faisons surtout du logement collectif, sans savoir qui va vivre dans ce que nous projetons.

- Bien sûr bien sûr, je ne voulais pas dire ça, elle a l'air désolée de ne pas trouver les bons termes, c'est d'avantage lié à moi : je manque d'imagination, je ne perçois pas les habitants.

- Et ici, vous pensez y arriver? déclare Delphine avant de le regretter ; son ton de femme d'affaires, cassant et inflexible a pris le dessus.

- Je ne sais pas, excusez-moi, j'ai déjà pris beaucoup de votre temps. Déjà elle s'est levée et lui tend la main.

- Non, restez un moment, mon prochain rendez-vous est dans une demi-heure, ment-elle. Je ne voudrais pas que vous vous soyez déplacée pour rien, vous ne m'avez pas montré grand-chose, et cette



grande farde, que contient-elle ?

- Ah non, ça n'a rien à voir, c'est qu'après cet entretien, je vais à l'Académie. Ce ne sont que des dessins.

Mais ses yeux se sont faits plus brillants.

- Vous dessinez ? Mais c'est très bien. Elle n'ose pas aller plus loin, mais lorsque la jeune fille ouvre la farde pour y ranger son portfolio, elle voit de grandes feuilles blanches couvertes de dessins minuscules, annotés, non comme une bande dessinée, mais comme un kaléidoscope de textes et de croquis, avec un crayon à la pointe sèche, aérien et ferme .

- Vous nous laisserez vos coordonnées ? Pour le moment nous n'avons pas beaucoup de travail, la conjoncture, je regrette, mais on ne sait jamais.

C'est la nuit même, puis les suivantes, qu'elle se persuade que cette jeune fille pourrait entendre son histoire, ses histoires, ces apparitions. N'avait-elle pas lu ses nouvelles ? Elle pourrait écouter. Pas comprendre, il n'y a aucune explication, mais ne la traiterait ni de dépressive, ni d'excentrique. Elle lui envoie un mail qui, sous prétexte d'une rendez-vous à Liège, propose de la rencontrer.

Elle lui fixe rendez-vous à la brasserie de la gare et arrive plus d'une heure en avance, tendue comme une étudiante avant l'oral. Par la fenêtre du restaurant, elle voit que Claire est déjà là. Le buste raide et la tête cassée à angle droit, peut-être en train de dessiner. Elle n'ose pas entrer, que lui dire ? "Bonjour, je suis architecte, vous le savez, j'écris des nouvelles, vous ne l'ignorez pas, mes personnages inventés se sont mis à vivre dans mes bâtiments réels, ce n'est pas possible, je suis folle, vous avez raison".

Elle part se promener au bord du fleuve, s'arrête pour acheter des cigarettes, observe l'eau grise au milieu d'un pont. Elle ne fume plus depuis des années, avec l'impression de sentir le cendrier, elle se met en quête d'une brosse à dents, s'installe dans un bistrot dont la musique lui agresse les oreilles, puis revient à la gare. Ce manège absurde l'a occupée une heure et empêchée de réfléchir à ce qui doit être dit. Claire n'a pas bougé, le bloc à dessin a disparu. Elle salue brièvement, s'assied et commence son histoire sans préambule. Ses histoires : le jardinier, la directrice d'école, la mère et le fils...

- Voilà, conclut-elle, je vous ai tout raconté, c'est incompréhensible.

Claire l'a écouté, impassible, elle paraît assimiler avec lenteur et concentration

- C'est vrai, c'est étrange, mais cherchez-vous une explication ? C'est comme pour beaucoup de choses. Dans la vie, par exemple, il n'y a rien à comprendre, mais ce n'est pas pour autant que ça ne signifie rien. Elle a appuyé sur la dernière syllabe en un léger grincement. "Quand vous dessinez un bâtiment et que, bien plus tard, il se réalise, correspond-il à vos attentes, je veux dire, d'une manière complète ?

- Oui, enfin non, pas tout à fait, ça dépend, il y a toujours quelque chose, tantôt majeur, tantôt insignifiant, un détail auquel on n'avait pas pensé...

- Et les personnages qui vous sont apparus sont-ils conformes à votre description ?

- Oui, presque, il y a quelques différences, je ne sais pas, je n'avais pas toujours été précise, puis je n'ai pas eu le courage d'approfondir, je ne suis pas allé revoir sur place, par ailleurs je n'ai plus relu les textes, vous comprenez ? J'ai trop peur...

- Que vos habitants se soient conformés à la description que vous en aviez faite, ou que vous en ayez deviné les traits et les caractères avec trop de fidélité ? Pardonnez-moi, je suis naïve, je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais le métier d'architecte ne touche-t-il pas à l'anticipation ? Une de ses facettes n'est-elle pas de prévoir ce qui va se construire, de devancer, comme nous disaient nos profs *les formes et les usages* ?

- Oui, mais...

- Peut-être que ça ne marche pas toujours, mais que parfois oui ; ça doit être extraordinaire, non ? Génial, vraiment super !

Elle s'est enthousiasmée et paraît enfin son âge et même moins, la petite fille malicieuse qu'elle avait sans doute été. Puis son visage revient au sérieux, un pli du nez pour réajuster les lunettes :

- Vous savez, je dessine, des histoires, des contes, des personnages. Pas d'après modèle, plutôt selon mon imagination. Des gens..., et bien je ne suis jamais aussi contente que lorsque je les croise dans la réalité.

- Ça vous arrive ?

- Oui parfois. Mais je dessine tout le temps et j'essaie de croiser beaucoup de gens. Ce n'est pas facile ici. C'est pour ça que je m'ennuyais un peu.

- Vous utilisez le passé ?

- Oui, je quitte mon travail, j'ai trouvé un autre emploi..., en Chine.

- En Chine ?

- Oui, Beijing, quatorze millions d'habitants, du monde à croiser.

Elle imagine cette frêle silhouette au milieu d'une foule, le temps s'arrête un instant, puis Claire reprend :

- C'est comme ça, et c'est mieux je crois, je dois y aller maintenant, excusez-moi. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir, votre train est dans dix minutes, je vous souhaite un bon retour à Bruxelles. Elle se lève, penche la tête en avant, presque asiatique, et s'éclipse.

Mais sur le quai, elle réapparaît.

- Je peux vous déranger encore un instant ?

- Mais vous ne me dérangez pas.

Elle pense lui proposer d'attendre le train suivant, de s'asseoir dans la brasserie, de prolonger ce moment particulier mais se ravise : certaines choses ne peuvent s'accomplir que dans l'urgence.

- Je n'ai pas été complète tout à l'heure. Il m'arrive aussi de dessiner d'après modèle, alors j'avais apporté ça pour vous. Elle lui tend une mince enveloppe brune. Non, ouvrez-la plus tard, je suis gênée. Encore une question, vous êtes-vous jamais mise en scène dans vos histoires ?

- Ah, non, certainement pas, je crois que ça me serait impossible ! Répond-elle, tout en s'étonnant de la véhémence de son propre ton.

- Oui, je comprends. Mais moi, un jour je l'ai fait : je me suis assise face à un miroir et je me suis dessinée, le plus soigneusement possible. Le résultat ne m'a pas plu, du tout. J'ai essayé de comprendre si c'était un mauvais dessin ou un mauvais modèle. Je n'ai pas réussi à en faire la part, alors je me suis efforcé de mieux dessiner. Et aussi de changer ... un peu. Deux ans plus tard, j'ai refait l'expérience, c'était... différent, peut-être mieux. Pour votre prochaine histoire, pensez-y !

- Mais je ne suis pas sûre d'écrire encore!

- Ah, c'est dommage..., je voulais dire, pour vous aussi.

9

Dans le wagon elle ouvre l'enveloppe : sur une feuille arrachée d'un carnet, un dessin la représente derrière un micro, le bras tourné en un angle improbable. Elle apparaît sèche, tendue, avec deux plis amers aux coins de la bouche, comme des hameçons. Autoritaire, froide, décidée, volontaire, elle se reconnaît autant que se déteste dans ce portrait de procureur implacable sorti de l'imagerie d'un Daumier. Elle n'a

aucun mal non plus à reconnaître le texte en annexe. "Je dirais qu'entre la pesanteur du mortier et la légèreté de la plume, l'irréversible du construit et l'éphémère de la phrase, la complexité d'un programme et la concision d'un poème, sans savoir pourquoi, je n'ai pas encore choisi."

C'était ses propres mots, ceux qui avaient conclu la conférence de Grenoble un an auparavant.

Oui Claire a raison, comprendre ou, avant tout, changer ? Le train file dans la campagne timide, et la pluie en rafale strie les vitres et brouille ses pensées.

Arrivée à Bruxelles, malgré la nuit qui commence à tomber, elle retourne à l'agence. La pluie a cessé, les locaux sont vides, humides, chauds, inquiétants ; elle ouvre la fenêtre, la rumeur de la ville s'insinue, rassurante. Elle prend une heure pour ranger sa table, la débarrasser de tout papier, lettre, enveloppe, esquisse, puis va chercher les dossiers et les pose devant elle. Les trois projets, tous grippés d'ennuis ou de procédures judiciaires, n'ont pas encore été archivés. Tous ont enfantés de personnages réels. Entre les premiers dessins (concours, esquisse) et les derniers développements (réception définitive après chantier, expertise) il n'y a pas moins de quarante classeurs. Elle a un sentiment de découragement. Elle déroule la grande carte au 10.000ème de la Région Bruxelloise qui, autrefois affichée dans la salle de réunion, avait servi, par de petits drapeaux fichés sur les sites des chantiers, à impressionner une clientèle plus avide de masse que de qualité. Elle coche les trois lieux d'un gros point rouge en les numérotant : "A" pour le jardinier, "B" pour la directrice, "C" pour la mère et son fils. Elle recule pour considérer l'ensemble.

Alors elle s'aperçoit que ces trois points, dans l'espace de la ville, forment comme une constellation. À sa stupeur, cette figure géométrique se révèle en un triangle à la fois rectangle et isocèle. Elle s'arme, pour le vérifier, d'une antique équerre orange, qui date des dessins au crayon et de leur mise au net à l'encre de chine : les deux petits côtés, égaux, se recoupent parfaitement à l'orthogonale.

Trois points, pour trois projets et autant de nouvelles, un triangle parfait, dont l'école forme l'angle droit et la ligne reliant les logements de la rue Decroly et ceux de la rue Dunant, l'hypoténuse. Incompréhensible. Mais non sans signification. Elle prend une feuille de dessin et avec la même équerre et le soin d'une écolière, reproduit l'étrange configuration. Que faire d'un triangle, de trois points ? Les caractériser, saisir leurs liens, leurs oppositions, leurs complémentarités ?

Elle s'essaie d'abord à la géométrie. Elle soumet le triangle à toutes les expériences euclidiennes, trace ses bissectrices, les points de rencontre ne donnent rien, puis les médianes. En fait, malgré les conseils de Claire, elle s'obstine à essayer de comprendre, comme si, de par sa seule volonté, elle pourrait mettre à jour un enchaînement. Rien de logique, juste un signe, une suite, comme celle de Fibonacci ou des nombres premiers, 11, 13, 17, 19, 23, 29, 31, 37 etc., L'isobarycentre, la jonction des médianes se manifeste en plein centre du Sablon, dans sa partie inférieure. Une coïncidence ? Pourquoi ce haut lieu d'histoire, cette pièce maîtresse du centre ville se retrouverait-elle centre de gravité de trois petits projets et autant d'histoires ? Il est presque trois heures du matin, la pluie s'est remise à tomber. Dans une atmosphère de mousson, un taxi la dépose dans le bas de la place, devant un bistrot : "Chez Richard". Le conducteur aimerait comprendre : "Madame, tout est fermé à cette heure". Au milieu du terre-plein central, il y a une statue. Ce n'est pas une maison, ni un lieu habité, pas d'histoires ni de vies, elle est rassurée tout à coup, ne pas être confrontée à des gens. Elle s'approche. Surtout un socle ; ni dieux, ni martyr, comme une stèle. Quelques putti, deux médaillons, des inscriptions en latin. Le taxi ne s'est pas éloigné, comme si le chauffeur n'avait pas voulu abandonner cette originale, qui en pleine nuit, un carnet de note à la main, tourne et retourne autour d'un massif de pierre.

Il est question d'un certain Thomas Byrne 2ème comte d'Allesbury, et puis d'un mot "Fuimus" : " Nous fûmes"

De retour chez elle, très excitée, Wikipedia vient à son secours : un noble anglais, brave homme, exilé politique à Bruxelles, a voulu remercier par une fontaine sa patrie d'adoption

Elle travaille sur cette piste avec rage et obstination, pense à renoncer à l'architecture, ce qui la mettrait à l'abri de bien des tourments : ce serait le sens de "Nous fûmes" ? Non, trop grandiloquent. Puis, après quinze jours abandonne la piste du comte, qu'il aille au diable avec ses angelots !

Les semaines qui suivent virent à l'obsession. La journée la voit se confronter à des constructions logiques, au rationnel, au cartésien, si tant est que toute forme de réalité puisse, dans ces conditions, se justifier. S'essayer à l'odonymie, "A" rue Henry Dunant, "B" rue du Mahatma Gandhi "C" avenue du Docteur Decroly, pourquoi ces trois humanistes de la première partie du siècle passé ? La nuit, l'insomnie prend la relève, la laisse naviguer puis se perdre dans des eaux plus troubles. Pourvu qu'on leur prête bienveillance, chaque théorie fait sens,

connait son heure de gloire, accède pour un court moment à la célébrité, supplante, voire annule celles qui l'ont précédée, avant de se fondre dans l'agrégat des délaissées. Un nombre élevé de triplés, trilogies ou triptyques traversent son esprit en éclair, comme des évidences dont le génie, pense-t-elle, se taille la part du lion, pour s'étioler dès l'aube, comme de pâles élucubrations face au premier café. Ainsi est soutenu, et tout aussi vite rejeté, la piste religieuse, les trois monothéismes ; le lien avec les grandes capitales mythiques, le projet à Evere : Babylone et ses jardins suspendus, l'école de Molenbeek : Athènes et son Agora, Uccle : New-York et sa fièvre de spéculation. Enfin les contes de fées, A, le Nain, B, la Sorcière, C les Ogres. Elle redoute autant de ne jamais trouver que de percer le mystère. Que ferai-je, se dit elle, le jour où j'aurai découvert ?

Un matin de mars, elle trouve dans son courrier, glissée entre un pli judiciaire et l'offre de service d'une entreprise de désamiantage, une carte postale de format inférieur à la moyenne. Les timbres chinois en mangent la moitié, constellée de petits dessins : des silhouettes fluides, minces comme des fils de soie. Quelques mots concluent cette foule subtile : "Plus loin que Pythagore". La carte n'est pas signée, mais il n'y a guère de doute sur l'expéditrice.

Alors germe en elle l'intuition qu'il faudrait, au delà du triangle, envisager le carré. Elle arrête ses recherches et attend.

Deux semaines plus tard, en épluchant comme d'habitude le Moniteur Belge des Adjudications (Marchés de services, mot clé "*architecture*") une annonce pour un appel d'offre attire son attention : "Watermael-Boitsfort, service d'architecture, construction de soixante logements, d'une crèche et d'une maison médicale" . Parce qu'elle est dans son bureau et que son ordinateur vient de la lâcher (le matériel informatique s'autodétruit avec constance, comme les messages dans les feuillets américains des années '60) elle cherche, sur la carte toujours affichée au mur, la localisation : Boitsfort, square des Archiducs. Elle repère le terrain, recule d'un pas : le site, accordé aux trois autres, forme un carré parfait.

Jamais concours ne sera mené avec une telle débauche de moyens, d'envies, de passions. Tous sont convoqués, à commencer par l'ensemble des architectes collaborateurs, à qui elle a parlé de l'histoire du triangle auquel on offre la fortune de se muer en carré. Ceux-ci rivalisent d'idées, d'inventions conceptuelles, typologiques, surtout voient dans ce projet l'occasion d'un renouvellement formel : le

minimalisme un peu coincé de rigueur à l'agence pourrait céder la place à quelque chose de plus fluide, voire de plus débridé. Mais aussi des ingénieurs en stabilité pour que ça tienne, en techniques spéciales pour que ça marche, un paysagiste pour parler des plantes et un sociologue des gens, des maquetistes priés de simuler, un perspectiviste de séduire, un graphiste de communiquer.

Le site n'a pas de forme, ou plutôt en adopte plusieurs, épouse sur le Nord le quart d'un square circulaire, dernière pièce publique des célèbres cités jardins du Logis et de Floréal qu'un siècle d'urbanismes divers n'a pas réussi à concrétiser. Se prolonge à l'Est et à l'Ouest par les avenues des Archiducs et Berensheide, deux rues larges, bâties en recul sur l'alignement, généreusement agrémentées de ces cerisiers du Japon qui font la fierté de la commune et la jalousie des autres, chacunes estimant qu'un liseré de ces arbres si jolis suffit à travestir n'importe quel médiocrité architecturale. Pour s'achever sans gloire à l'arrière, en des limites confuses, des plantes montées en tiges et des tiges en arbustes, fréquentées par quelques oiseaux, des rongeurs, l'un ou l'autre renard.

Le tracé proposé au concours s'appuie sur un alignement qui suit celui du square, mais sans s'imposer, un rez de chaussée occupé par la crèche et une maison médicale, le socle en assise publique. Comme un grand arc flanqué d'un large auvent qui courrait sur l'ensemble. Dans ce cénacle de l'orthogonalité, c'est la première fois qu'on parle courbes. Par trois fois, des blocs de logements se greffent sur ce socle, le premier et le dernier le long des avenues, le deuxième en bissectrice des autres, vers le centre de la parcelle. Si le premier atteint six niveaux, presque en référence à l'immeuble voisin - le seul de l'époque des cités - les suivants n'en font plus que cinq et puis quatre, pour se raccorder aux gabarits plus restreints.

Les maquettes d'étude confirment ce qu'après l'esquisse elle avait pressenti : les trois blocs, avec leurs faces avant greffées sur l'arc du square et leurs arrières en étages épannelés, figurent comme des oiseaux qui, sur un quart de cercle, seraient attablés à une gigantesque mangeoire. C'est tout naturellement qu'elle pourvoit chaque avant, chaque tête, au dernier étage d'un oriel de la hauteur d'un niveau, un oeil énorme sur le square, et chaque arrière d'un désordre de terrasses, telles les plumes de la queue. De très grands logements disposés en duplex, comme de petites maisons, assurent à plusieurs familles le luxe d'un jardin, alors que des appartements plus petits, situés aux étages, disposent d'un balcon taillé en biseau. Lorsqu'elle s'attèle aux

perspectives de l'ensemble qu'elle exécute à l'aquarelle, retrouvant un plaisir perdu depuis longtemps, ils choisissent un parement de briques grises disposé en panneresses, constellé de boutisses blanches, en une évocation du plumage hivernal de l'étourneau sansonnet.

10

Des années plus tard, elle se demande encore jusqu'à quel point elle avait été maître de ce qui se passa par la suite, quelle avait été la part du construit, de l'écrit, du hasard. L'architecte n'est démiurge que dans la figure romantique, proposée par la bibliothèque rose ou les films de King Vidor, mais l'écrivain ?

Bien sûr aujourd'hui elle habite à Boitsfort, dans son immeuble, avec son nouveau compagnon, son fils à lui, ses filles à elle, mais cette commune de bobo n'a-t-elle pas en Belgique la proportion la plus élevée d'architectes, comme celle de familles recomposées ?

Quand le concours fut gagné, ce qui du fait de la débauche de moyens et d'énergies aurait pu passer pour évidence, mais se révéla un chemin d'embûches, de suspens et de retournements de situations qu'il n'est pas utile de décrire ici - et puis fichtre, nous ne disposons pas de trois tomes - elle commença à rédiger. Face à l'effort produit sur l'architecture, cet exercice sonnait comme une récréation. Mais, elle en était convaincue, ce plaisir ne serait pas sans enjeu. Elle mit vingt mois à écrire, et se posa toutes les questions.

La première, celle de la réalité : fallait-il, alors que de ce point de vue les choses étaient si mal engagées, encore faire confiance au réel ? Sa réponse fut oui. Oui, malgré tout, parce que pour que les choses arrivent, il faut d'abord les rêver, mais les rêver vraies. Sans que cette réalité ne pèse ou se révèle trop difficile à manoeuvrer. Pourrait-elle être légère ? Sans doute si elle restait aux commandes, c'est à dire si elle définissait elle même le sens de la marche, les règles du jeu. Donc ni mensonge, ni surnaturel, ni travestissement. Pas de faux pas de fées, de lutins ni de farfadets. Pas de robots humanoïdes ni de soucoupes volantes ! Point de magie non plus, de parapsychologie, de divination. Du réel, du vrai, et cependant rien de logique : les espoirs le sont-ils ?

La deuxième, celle de la vérité, de l'exactitude ; tout devait être décrit. Elle était consciente qu'en la matière, rien ne remplace un cahier des charges savant, précis et étayé, un mètre au poste par poste. Pourquoi se donne-t-on la peine de décrire l'origine du bois dans lequel sera taillé la plancher de la terrasse, mais aussi la manière dont il doit



être séché, sa découpe en lattes, la mise en oeuvre de celles-ci, jusqu'au diamètre, au pas, à la tête des vis qui viendront les fixer aux lambourdes ? Avec toutes ces précisions, ces exigences, on n'évite pas toujours le désordre, la défaillance, le chaos parfois. L'immeuble de la rue Dunant ne s'était pas réalisé comme l'esquisse l'avait prévu : les balcons avaient disparu dès l'avant-projet, et l'indigence de l'entreprise avait fait le reste. De même, et sans doute pour ces raisons, le jardinier n'était pas apparu tout à fait comme elle l'avait imaginé. Correspondait sur le principe, visage buriné par pluie ou beau temps, favoris taillés larges aux quelques brins gris, chemise à carreaux. Mais en un peu plus jeune, et sa voix aigrette et hachée n'avait pas le phrasé et l'accent du terroir décrits, trop urbain là où devaient apparaître des mots simples, un bon sens de paysan. La directrice d'école aurait remporté avec brio le casting de son personnage, mais avait failli sur des détails, des petites imperfections. Tout comme le projet construit. Quant à la famille du Carrefour, de la même manière qu'elle s'était refusée à toute description physique pour se concentrer sur le cadre et le décor, leur entrée en scène ne s'était pas opérée à travers les personnages - sans doute jamais vus parce que *jamais décrits* - mais à travers leur cadre de vie, leurs désirs et leurs besoins. Il fallait donc d'être précis, clair, complet.

La troisième, celle du temps. Le concours avait été gagné en mai et, pour s'assurer de le remporter, elle s'était engagée sur des délais particulièrement serrés, escomptant que, comme souvent, le maître d'ouvrage tergiverse et assure comme un soufflet de semaines complémentaires. Une fois n'était pas coutume, l'administration entendait avancer tambour battant et, miracle, en avait les moyens. Elle exigeait l'esquisse pour le mois, l'appel d'offre pour l'année. Elle s'était toujours obligée à finir ses nouvelles avant le début du chantier, et dans ce cas-ci, il n'était pas question de prendre le risque d'une concordance. Sans très bien savoir pourquoi, tout synchronisme la terrifiait.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre, deux douzaines de mois dont la moitié à se relire, ce n'était pas trop. D'autant qu'à l'agence, le travail reprenait et qu'elle s'était jurée, sans trop y parvenir jusqu'à présent, de passer plus de temps avec ses enfants.

La dernière fut celle de la complexité. Éviter à tout prix la caricature. En Région Bruxelloise, chaque commune à ses particularités. On ne peut pas dire que Saint-Josse soit plus verte qu'Auderghem, ou Molenbeek plus riche que Woluwe, mais toutes à leur niveau sont diverses, mixtes, variées. Même si pour certains l'habitant type de Boitsfort se réduit au couple de bobo, enfants break et chien, c'est une

caricature. Cette commune a son lot de logements sociaux comme de maisons bourgeoises. Et par ailleurs n'y a pas que deux classes sociales, des gens qui ne soient que pauvres ou que riches comme qui ne soient que tristes, surdoués, solitaires, alcooliques, obsédés, maniaques, joueurs ou chatouilleux. Ni seulement amoureux, retraités, blonds, distraites, rêveurs, à mobilité réduite, optimistes, ours, gentilles ou pauvres. Pas que traîtres, exhibitionnistes, boiteux, habiles de leurs mains, près de leurs sous, maniaco-dépressifs, fleur bleue, collectionneurs, noceurs ou nostalgiques ; complètement parano, curieux voire indiscrets, pessimistes, colporteurs, un peu ridicules mais touchants, aimantes, tremblants, souriants, malveillants, désarmantes, si beaux, si lumineux.

C'est à dire que, sur tant de logements, tous les mélanges étaient possibles, les gens et leurs vies, avec leur part d'aventures, de trahisons, de plaisirs, de forfaitures et de malentendus. Il fallait donc décrire leurs heurts et malheurs, différents, comme dans toutes les familles qui ne sont pas ordinaires. Le quotidien comme l'exception seraient répartis avec soin, le joyeux comme le triste.

Mais, dans la masse bigarrée de ces deux cents habitants, bien malin qui aurait, dans cette foule grouillante, remarqué la proportion légèrement supérieure de familles monoparentales - dont certaines animées par des enfants accueillants et des pères très sympathiques - et surtout une femme d'une quarantaine d'années, divorcée et mère de deux filles en garde alternée, qui habiterait à Boitsfort, rue Berensheide, dans un duplex quatre chambres, deux pièces d'eau, terrasse privée, mis en location par la commune, une femme au passé lourd, deux plis comme des hameçons aux coins de la bouche, qui aspire à la légèreté.

2 Un employé né en 1961, à Léopoldville, qui n'a passé que ses six premiers mois au Congo mais en conserve une nostalgie énorme, définitive, cultivée à coups de statuettes, de coupes-têtes, de peaux de zèbres et de phacochères.

3 Un ancien espoir du football belge, qui a joué aux poussins de Genk (son père travaillait chez Ford), puis aux minimes d'Anderlecht, (après la fermeture, retour chez VW à Forest) avant de se rendre compte qu'il préférerait la pâtisserie.

4 Un homme aux cheveux courts tirant sur le roux, plis de graisse à l'arrière du cou, qui travaille chez "Securitas". On ne l'a jamais vu qu'en uniforme, même ses dimanche, qu'il passe assidûment sur le troisième banc du square, dos à l'immeuble.

5 Un bassiste, membre des Hell's Angels de Harelbeek, qui souffre d'acouphènes et qui, en douce, cultive des chicons dans sa cave, au dessus d'une boîte de vitesse de Harley Davidson "Electra Glide" 2003.

6 Un homme qui, après son divorce, a obtenu le duplex mitoyen à celui de son ex épouse, de sorte que leurs enfants n'ont que le jardin à traverser. Cette proximité : une chance magnifique, et une terrible malédiction.

7 Une femme aux longs cheveux gris ramassés en chignon, qui, étés comme hivers, le soir et en chemise de nuit, pousse la porte de sa chambre, fait quelques pas dehors, pieds nus dans l'herbe, et inspire à fond.

8 Deux soeurs jumelles, qui ne s'habillent ni ne se coiffent jamais de la même manière - il suffit qu'une lève les yeux au ciel pour que l'autre pointe ses chaussures - mais sont un peu trop émotives et passionnées de sciences occultes.

9 Une femme qui téléphone tous les soirs à un de ces guérisseurs africains qui déposent leurs feuillets dans les boîtes aux lettres - ils promettent la fécondité et le retour de l'être aimé - pour demander des nouvelles de son mari.

10 Un couple âgé qui passe les trois mois d'été à la mer dans une pension à Mariakerke, l'hiver à Malaga, le week-end dans une roulotte au bord de l'Ourthe, les mercredi après midi dans un thé dansant au centre ville.

11 Un fonctionnaire au Bureau du Plan qui, en rentrant, 1 boit un verre d'eau, 2 lit la page sportive du journal, 3 mange une pizza surgelée, 4 lave son assiette, 5 se brosse les dents dans l'évier pour ne

pas affronter le miroir, 6 pleure, 7 se met au lit.

12 Ce militant du F.N., dans ce quartier qu'il qualifie de *stalinien*; préfère se faire adresser son "Minute" à une boîte postale, de même que son courrier, catalogue d'armes, cours de self-défense par correspondance.

13 Un couple dont la femme porte toujours la même robe imprimée et le mari une chemise blanche à dentelle, un lederhoosen, une fine moustache blanche, une cravate mince comme le doigt, mais est né à Fleurus, d'immigrés portugais.

14 Un ancien trader reconverti dans le compostage et la permaculture.

15 Le sosie parfait de Jacques Lacan, en ce compris la tenue et le timbre de la voix, mais qui travaille comme revendeur VW chez Dieteren Waterloo et n'a jamais entendu parler *des non dupes errent* ni même de moi et de surmoi.

16 Une femme en analyse depuis vingt trois ans, qui a cru devenir folle quand elle a croisé son voisin de palier.

17 Un barbu qui expose dans sa salle de bain la plus grande collection belge d'appâts pour la truite et dans sa cuisine la série complète des distributeurs PEZ vendus entre les années '60 et '70, et se lave dans l'exigu lave-mains du W.C.

18 Un pâtissier prénommé Khalid, d'origine libyenne avec de long doigts blancs qu'on dirait toujours recouvert de farine, très à gauche, qui a écrit à Noël Godin pour lui proposer des recettes adaptées à ses cibles.

19 Un couple marié en 1989, chute du mur, divorcés en 1995, accords du Stuyvenbergh, remariés en 2001, Twin Towers, séparés l'année suivante, en concubinage depuis 2009 et surnommés : *les Liz Taylor et Richard Burton de Watermael*.

20 Un homme qui a trahi.

21 Une femme qui regrette.

22 La voix de cette femme, parfaite bilingue est celle qui annonce les stations dans le métro bruxellois Elle arrive à prononcer "*Maelbeek*" et "*Maelbeek*" comme "*Brel*" et "*Brel*" avec l'accent spécifique aux deux langues nationales.

23 Une jeune Ougandaise qui avait huit ans en 1994 et qui, parfois, se réveille en hurlant.

24 Cet homme élève seul un garçon d'environ neuf ans dont on ne voit jamais la maman, roule dans une vieille Peugeot vert

pomme, porte des vêtements triste et ne parle pas beaucoup mais a un gentil sourire.

25 Ce féru de train électrique a perforé, à l'aide d'une scie cloche de 88 mm, les 5 portes de son appartement, toutes, sauf celle d'entrée, et aussi quelques cloisons légères, pour y faire transiter locomotives et wagons.

26 Une femme qui craint tant de perdre la mémoire qu'elle a collé partout des vignettes autocollantes, avec le mode d'emploi de son four, le numéro de sa carte de banque, celui de son téléphone portable, le nom de ses enfants.

27 Chez cette famille de troisième génération marocaine, la télévision, sur une table basse en citronnier qui supporte aussi un service à thé, est toujours allumée. Mais le son est éteint, d'ailleurs, personne ne la regarde, jamais.

28 Son père, ce célèbre avocat, avait fait échapper sa cliente, proche des CCC, sa mère cette fameuse cantatrice dévorée par le Gin, s'était ouvert les veines un soir de première. Lui, personne ne le connaît, il essaie d'être heureux.

29 Elle hait Bruxelles, mais habite ici et travaille à Ganshoren. Alors, pour traverser la ville, elle garde un œil sur son GPS, l'autre sur le capot, pour ne voir que l'asphalte des rues, le béton des bordures, les flaques des trottoirs.

31 Sans le dire à personne, il a démonté le lavabo pour le remplacer par un urinoir. Pas par déviance, ni par amour pour Duchamps, mais en souvenir des cuites monumentales qui le voyaient prostré, les yeux dans le vague et la main contre le mur.

32 Au café "Les Archiducs", où il a ses habitudes, il aime rappeler que si son appartement est petit, sa terrasse est immense, et qu'elle pourrait, sans les superposer, "Accueillir plus de deux cents cinquante bacs de Jup !"

33 Quand ils ont quittés leur caravane sur le bord de L'Ourthe, ils ont fait comme là bas. Le père, la mère, les jumelles, le fils, sa copine et même le chien, tous dormaient dans le salon où une bouilloire électrique fonctionnait sans arrêt pour le Nescafé, la soupe et les nouilles en sachet.

34 Sans vouloir se l'avouer, il savait que cet appartement serait son dernier domicile, cette cuisine, celle où il prendrait son dernier repas. À moins que, épuisé ou malade, il le prenne dans son lit, son dernier lit

35 Au début, être seul lui plaisait. Il avait toujours été entouré. "Assiégé, envahi !" se plaignait-il et il s'enorgueillissait de rares moments de solitude. Jusqu'au jour où il se rendit compte que, tout comme la frugalité, le luxe des uns est l'horreur des autres.

36 Le premier aux comités de colocataires, aux pots de départ ou de bienvenue, à l'association des voisins, aux exercices de sécurité incendie ou de compostage, à la fête de la rue ou à celle des fleurs. À la maison, auprès des siens, jamais.

37 Jusqu'en 2008 habillé en pauvre. Mais à l'insu de tous, riche, un héritage. Après la crise boursière de cette année-là, ruiné, mais toujours vêtu de même, cette fois avec plus de fierté, et les vêtements repassés.

38 Excédé par tout, la pluie s'est mise à tomber, le Sporting a perdu, par tous, la voisine chantonne, le chat chie, le chauffeur de bus l'éclabousse, partout, sa salle de bain trop petite, sa chambre trop claire, son hall étroit.

A04 Les bons jours : j'habite dans une commune aisée une maison trois façades, avec une entrée particulière, une cuisine américaine et un coin salon, les mauvais : je suis le concierge du parking.

A44 Le salon : plus de huit mètres sur quatre, un palais ! Mais au milieu, comme un pylône dans un champs de coquelicots, une colonne, toute bête. Pas moyen de mettre un billard ou une table de ping-pong, il l'aurait bien sciée.

A 51 Quand il fait mauvais, ou qu'il est de mauvais humeur il pense à son ancien instituteur qui disait "Concentrez-vous sur quelque chose d'agréable, qui n'est que pour vous" Et il pense, à son plafond, qui s'évase doucement sur la vue du square.

A 53 Tout est petit chez lui : la cuisine, la salle de bain, le W.C. et son ridicule lave-main d'angle, comme un bénitier. Seule la baie du séjour est énorme, disproportionnée comme son espoir de la revoir un matin à côté de lui, avec son air calme et son petit manteau gris.

B01 Quand il se rendit compte qu'un défaut dans le rejointoyage faisait communiquer son débarras avec la crèche d'à côté, il pensa écrire au propriétaire. Ensuite, il s'habitua au gazouillis des bébés. Aujourd'hui, il a installé une chaise dans le débarras.

B02 "Votre duplex est traversant" lui avait dit la femme de la commune. Pour le rez pas de doute, mais les deux chambres ne

donnait que côté entrée. Alors, qui habitait côté du jardin, au dessus de sa salle à manger ?

B13 Son logement n'était pas très grand, mais il se rendit compte qu'il surplombait Trois appartements différents : le B01, ce solitaire taiseux, le B02, le B03, et la nuit, quant l'insomnie le pourchassait, il pensait à toutes les personnes qu'il pourrait alerter, rien qu'en frappant du pied...

B21 Portes. Depuis qu'un soir elle avait trouvé les 6 portes du corridor ouverte, et aussi celles de la penderie avec toutes ses affaires envolées, elle a toujours ce petit pincement en rentrant, mais aujourd'hui ça va : tout est fermé et, dans la salle à manger, la petite rêve devant ses devoirs.

B22 Hier : réunions, couple, assemblées, cocktails, congrès, excitation, file, enfants, asphyxie, exaspération, bruit,

Aujourd'hui : lire, manger, dormir, cuisiner, penser, ranger.

B33 Ma voisine ne me salue pas quand je la croise. Elle se prend pour qui avec ses airs de marquise ? Pourtant on a le même appartement, et ma cuisine est un peu mieux que la sienne, c'est le plombier qui me l'a dit.

B43 Cool la voisine ! Elle se prend pour Breakbad ! J'espère qu'elle est pas malade.

B44 Mon gamin : un amour et un bon à rien, comme son père. Hier je gueule : je suis ta mère, pas ta bonne ! Aujourd'hui il revient avec une belle plante pour ma terrasse. - C'est quoi ? - Sais pas, il me répond, mais faut bien arroser.

C03 Il lui disait "Si tu continues à grossir, tu ne pourras plus entrer dans la douche" Il n'a jamais eu l'occasion de le vérifier. Aujourd'hui il est seul avec les petites, et il mange un peu trop.

C23 Un jour, le voisin du dessus, qui partait en voyage, lui demanda : "Vous pourriez prendre soin de mes géranium et nourrir mon poisson rouge ?" Il accepta, non par gentillesse, mais pour comprendre en quoi son appartement différait du sien.

D En bas, une cuisine, une chambre, une salle à manger, une autre chambre, un hall. En haut encore une chambre, avec une salle de douche. Et même un escalier pour réunir ces deux niveaux, dix sept degrés pour se souvenir, en soufflant un peu...

D Il y a de la brume sur le parking, autour des maisons du lotissement, dans l'allée frêle où un homme à grand manteau promène son chien, sur les potagers épuisés, dans son crâne aussi.

"Les premiers seront les derniers."

D À la téléboutique, au milieu des autres : "Pourquoi tu viens-pas ?" et elle, là bas avec sa toute petite voix, la télé doit être allumée, et son frère pas très loin : "Allo Aïcha ? ça va, tu es toujours à Tétouan ? " Et toi : " J'ai compris, je te rappelle plus tard."

D Il n'était pas allé. Pourtant, c'est elle qui avait pris les devants, elle devait en avoir marre de son air de caniche battu, de son bégaiement, du regard par en dessous, de ses soupirs d'adolescent de quarante ans. "Je vais nager tous les mercredi soir"

D Avant là bas un toit en tôle brûlant l'été glacé l'hiver mais des amis, quelques blocs de béton et des trous qu'on bouche avec des sacs en plastique qui claquent au vent mais la famille, l'ennui la misère et la faim mais le soleil...